

R. L. STINE

Chair de poule®

**LA FILLE QUI CRIAIT
AU MONSTRE**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule®

LA FILLE QUI CRIAIT AU MONSTRE

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NATHALIE VLATAL

Troisième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE



J'adore faire peur à mon frère Gary. Je passe mon temps à lui parler de monstres.

C'est pourquoi, lorsque j'en ai vu un en chair et en os, personne ne m'a crue.

Mais je pense que je ferais mieux de commencer par le commencement.

Alors voilà ! Je m'appelle Bethy et j'ai douze ans ; Gary n'en a que six. Nous habitons dans une petite ville de province, au lieu-dit La Chute-d'Eau, où l'on ne trouve d'ailleurs pas la moindre chute.

Notre maison en briques rouges est la dernière de la rue. Une haie touffue nous sépare de la maison des Granger, nos voisins. Papa promet tous les jours de tailler la haie, mais il ne le fait jamais. Il y a une petite cour devant et une autre derrière, un vaste jardin planté d'arbres, dont un grand saule pleureur que j'adore. Son ombre est fraîche et légère. Nous aimons nous y reposer, Gary et moi. C'est là aussi que je lui raconte des histoires à faire dresser les

cheveux sur la tête. Il est tellement froussard que ce n'est pas vraiment difficile de lui faire peur !

Gary et moi, on se ressemble comme deux gouttes d'eau. Nous avons les cheveux noirs, raides et brillants, mais les siens sont plus courts. Il est un peu petit pour son âge... et moi aussi ! Comme il a de bonnes grosses joues, sa tête est plus ronde que la mienne. Ses grands yeux marron foncé se détachent étonnamment sur son teint pâle. Maman prétend qu'il a des cils plus longs que les miens, ce qui m'énerve légèrement. Mais mon nez est plus droit et je n'ai pas les dents qui avancent. En le décrivant, je m'aperçois que je n'ai pas à me plaindre.

Il y a quinze jours environ, j'étais assise près de mon frère sous le grand saule et je concoctais à son intention une bonne petite histoire d'épouvante. D'ailleurs je n'avais rien de mieux à faire. Toutes mes copines étaient parties en vacances et je me sentais abandonnée et coincée à la maison. Heureusement que Gary était là !

Il faut avouer que j'ai une imagination fantastique pour donner vie aux monstres les plus incroyables ! Maman dit souvent que je pourrais devenir écrivain. Je ne sais pas si c'est un bon critère, de juger la valeur de mes histoires sur les frayeurs de Gary. Peut-être... Cela dit, il faut vraiment peu de chose pour terrifier Gary ! La simple évocation d'une créature remuant dans la penderie suffit à le faire blêmir et trembler comme une feuille. Le pauvre ! Je réussis même à le faire claquer des dents !

Je cherchai une position confortable contre le tronc de l'arbre, et je fermai les yeux pour mieux me concentrer. Qu'allais-je bien pouvoir inventer ? L'herbe était douce sous mes pieds nus et j'y enfonçai mes orteils.

Gary portait un T-shirt blanc et un short en jean. Couché sur le côté, il s'amusait à arracher des petits morceaux d'écorce au tronc du saule.

- Tu as déjà entendu parler du monstre qui mange les doigts de pied ? commençai-je.

- Allez, Bethy ! Tu m'as promis de ne plus me faire peur.

- Oui, mais cette fois-ci, ce n'est pas une blague. Je n'ai rien inventé, c'est vrai... malheureusement !

Il me regarda de travers et fit une grimace, comme si il ne me croyait pas.

- Sans rire, lui dis-je en le fixant. C'est arrivé ici, à La Chute-d'Eau !

Gary se redressa :

- Ça suffit, je vais rentrer lire mes bandes dessinées !

Mon frère possède une collection de BD géniale, toutes du genre de Tintin. Les autres lui font trop peur !

Je poursuivis :

- Le monstre qui mange les orteils est apparu juste à côté d'ici !

- Chez les Granger ?

Ses yeux s'agrandirent. J'avais gagné !

- Exact ! Il a surgi en plein après-midi, car il ne sort

que le jour. Et il ne frappe ses victimes que lorsque le soleil est au zénith, comme maintenant.

- Il n'apparaît que le jour ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil de l'autre côté de la haie.

- N'aie pas peur. Ça remonte à quelques années. Jenny et Christie pataugeaient dans leur piscine en plastique. Tu sais, celle qui perd la moitié de son eau.

- Et c'est là que le mangeur d'orteils est apparu ? J'essayai de garder mon sérieux. Je baissai la voix et murmurai :

- Il est arrivé en se traînant dans le jardin.

- Et il venait d'où ?

- Personne ne le sait. Il est difficile à repérer quand il rampe dans l'herbe. Parce qu'il devient aussi vert que la pelouse.

- Tu veux dire que c'est une créature verte ? s'exclama Gary en se frottant le nez.

- Seulement quand il est dans l'herbe. Il change de couleur suivant l'endroit où il passe, pour mieux se dissimuler, comme les caméléons.

- Il est grand ?

- Oh, un peu plus gros qu'un chien !

A cet instant, une fourmi monta sur ma jambe.

- Et puis, tu sais, il s'adapte à chaque situation. On ne peut jamais prévoir ce qu'il fera.

- Et alors ? demanda Gary qui commençait à perdre contenance. Qu'est-ce qui est arrivé à Jenny et Christie ?

Il jeta de nouveau un regard anxieux de l'autre côté de la haie.

- Elles étaient en train de bavarder. Jenny était allongée sur le dos et laissait pendre ses jambes à l'extérieur de la piscine. Le monstre était tout près. Il rampait, presque invisible. Il guettait les orteils de Jenny. Les voir qui gigotaient le faisait saliver.

-Et... Jenny ne l'a pas vu venir ?

Gary pâlisait de plus en plus.

- Tu sais bien, répondis-je d'un ton solennel, qu'il est quasiment impossible de l'apercevoir.

Je pris une profonde inspiration pour maintenir le suspense. Après quelques secondes d'un lourd silence, je repris mon récit, lentement :

- D'abord, Jenny ne sentit rien. Puis elle éprouva une sorte de chatouillis. Elle pensa que son chien lui léchait la plante des pieds. Elle essaya de le repousser en lui disant de fiche le camp. Et, soudain, elle commença à avoir mal..., de plus en plus mal, comme si le chien la mordait ! Elle lui cria d'arrêter tout de suite. Mais la douleur se fit de plus en plus aiguë, comme si des crocs pointus lui brisaient les orteils. Jenny s'assit et remit sa jambe dans le bassin. Elle regarda son pied gauche et vit...

- Quoi ?... Elle vit quoi ? demanda Gary d'une voix étranglée.

J'approchai ma bouche de son oreille :

- Elle n'avait plus un seul orteil...

- C'est pas vrai, hurla-t-il. C'est pas vrai !

Il se mit debout, aussi blême qu'un fantôme. Je m'efforçai de ne pas rire et déclarai :

- Demande à Jenny d'enlever sa chaussure gauche.

- Tu mens, je ne te crois pas ! pleurnicha-t-il.

À ce moment, je baissai les yeux. Horreur !

- Re... regarde, hoquetai-je en lui montrant mon pied gauche d'une main agitée.

Gary poussa un hurlement. Je n'avais plus un seul orteil...

- Ohhhhh... !

Gary gémit, prit ses jambes à son cou et courut à la maison en appelant maman. Je me précipitai derrière lui.

- Attends, Gary, criai-je tout en riant. J'avais enfoui mes orteils dans l'herbe. Tu aurais pu deviner, quand même !

Mais mon frère n'était plus en état de réfléchir. L'émotion avait été trop forte.

- Attends ! insistai-je. Je n'ai pas eu le temps de te montrer le monstre qui vit dans l'arbre.

A ces mots, il s'arrêta net et se retourna, défiguré par la peur.

- Quoi ?

- Il est là, je l'ai vu ! dis-je en désignant le saule sous lequel nous étions assis.

- Non, ce n'est pas vrai, hurla-t-il.

Et il se mit à courir.

- Reviens, idiot, je vais te le montrer.

J'avais placé mes mains en porte-voix pour qu'il m'entende mieux. Mais Gary continua sa course et trébucha sur les marches du perron. Il entra en trombe dans la maison en claquant la porte derrière lui.

J'espérai un instant qu'il passerait, une dernière fois, sa tête affolée dans l'embrasure de la porte. Mais il ne revint pas.

Alors je ris comme une folle. Le mangeur d'orteils était une merveilleuse idée. Et j'étais ravie d'avoir caché mes doigts de pied dans l'herbe pour lui faire croire qu'ils avaient été dévorés. Génial !

Pauvre Gary ! C'était vraiment trop facile avec lui ! À l'heure qu'il était, il devait pleurnicher dans les bras de maman en m'accusant de méchanceté. J'allais sûrement me faire passer un savon pour avoir encore une fois terrorisé mon petit frère. Je préfèrai rester dehors et me faire un peu oublier.

Soudain, une main me saisit l'épaule et, au même instant, j'entendis un hurlement rauque :

- Ouaou !

Mon sang se glaça et je laissai échapper un petit cri. « Oh non ! Un vrai monstre ! » pensai-je, effrayée. Faisant volte-face, je découvris la figure hilare de mon copain Stephan Messmer. Il rigolait tellement qu'il en avait les larmes aux yeux.

- Si tu crois que tu m'as fait peur...

- C'est sans doute pour ça que tu appelais au secours ! se moqua-t-il en roulant des yeux grands comme des billes.

- J'ai été un peu surprise, c'est tout.

- Tu croyais que c'était un vrai monstre, hein ?
Avoue ! ironisa Steph, fier de lui.

- Pourquoi, un monstre ? ricanai-je.

- Parce que tu ne penses qu'à ça ! Tu es complètement obsédée.

- Tu exagères !

Il me répondit par une grimace. Steph était le seul de mes copains à être resté coincé ici, comme moi, pendant tout l'été. Alors, il tournait en rond pour passer le temps.

Steph mesure dix bons centimètres de plus que moi, comme tout le monde d'ailleurs. Il a les cheveux roux et un visage plein de taches de rousseur. Il est plutôt mince. Il porte souvent des shorts très larges qui le font paraître encore plus maigre.

Désignant la maison, il demanda :

- Pourquoi Gary courait-il en pleurant ? Regarde, il nous observe par la fenêtre de la cuisine.

- Tu sais, je crois qu'il a vu un vrai...

- Monstre ? Encore un ! Oh ! ça suffit ! s'exclama Steph en me donnant une tape sur le dos.

- Je t'assure. Ne rigole pas. Il est dans l'arbre, là, dis-je pointant mon index sur le saule.

- Tu es vraiment trop bête, fit-il en jetant tout de même un coup d'œil.

- Je ne blague pas. Il est horrible. Il est là-haut, caché !

- Laisse tomber, tu veux, Bethy.

- Puisque je te dis que Gary l'a vu ! C'est pour ça qu'il s'est réfugié à l'intérieur.

- Ça ne te fatigue pas de voir des monstres partout ?
- Pour une fois, je suis sérieuse...
- Mon visage exprimait la frayeur. Je regardai par-dessus son épaule les branches pendantes du saule.
- Tu veux une preuve ?
- Vas-y, lança-t-il, sarcastique.
- Bon, eh bien, va chercher ce balai, ordonnai-je en lui en montrant un qui était appuyé contre le mur du garage.
- Qu'est-ce que tu veux faire ?
- Dépêche-toi. On va le faire tomber de sa cachette ! Il parut hésiter. Visiblement, il doutait...
- Tu me crois, alors ! lançai-je.
- Non ! Garde tes histoires pour ton gamin de frère. Tu sais très bien, et moi aussi, que rien ne tombera, sauf quelques feuilles.
- Alors va le chercher, Steph, insistai-je.
- Il m'observa un moment et s'exécuta à contrecœur.
- Allons-y ! fis-je en lui prenant le balai des mains. J'espère qu'il n'a pas grimpé tout en haut.
- Steph ouvrit de grands yeux :
- Tu sais, il faut vraiment que je ne sache pas quoi faire pour marcher dans une combine pareille !
- Crois-moi, s'il est encore là, tu sauras quoi faire. Nous marchâmes vers l'arbre. Je m'approchai et regardai attentivement à travers l'épais feuillage.
- Reste-là, Steph. Ça pourrait être dangereux.
- Arrête, je tremble, plaisanta-t-il.
- Je vais secouer la branche. N'aie pas peur.
- Tu veux dire que tu vas faire dégringoler le

monstre ? Tu me prends pour un idiot ou quoi ?
- Ah. zut ! Le manche n'est pas assez long, dis-je le plus sérieusement du monde. Il va falloir que je monte.

- J'en frissonne, se moqua Steph.

Ignorant sa remarque, je grimpai le long du tronc, un peu gênée par le manche du balai, et je m'installai sur une large branche.

- Elle est où, ton horrible créature ? demanda Steph sur un ton suffisant.

- Là. là ! Il est là. criai-je. angoissée. Il est fou de rage !

- C'est toi qui es folle plutôt !

Je me mis à genoux sur mon perchoir. En tenant le balai tout droit, je le levai aussi haut que je pus. Puis je le lançai contre la branche du dessus.

- Ça y est ! Je l'ai eu ! triomphai-je.

Je baissai les yeux pour voir l'effet produit sur Steph. Il poussa un cri assourdissant. Le monstre venait de tomber et de rebondir sur sa poitrine !

Bien sûr, ce n'était pas un monstre, mais juste un vieux nid abandonné, que des geais avaient construit deux ans plus tôt.

Steph, surpris de voir tomber quelque chose, avait eu une frousse terrible. Il rougit et ses taches de rousseur devinrent foncées.

- Je t'ai bien eu, me moquai-je en atterrissant sur l'herbe.

- Toi et tes monstres ! grommela-t-il en me fusillant du regard.

Une minute plus tard, Steph était rentré chez lui.

J'allai à la cuisine pour boire un verre de jus d'orange, prête à affronter le sermon de ma mère.

- Bethy ! Arrête de faire peur à ton frère, à la fin ! commença-t-elle.

Je m'appuyai contre le placard et fis semblant d'écouter. C'était toujours le même refrain. Mes histoires pouvaient affecter la sensibilité de Gary. Il

fallait l'inciter à devenir courageux au lieu de l'effrayer avec ces stupidités.

-Mais, Maman, protestai-je, j'ai vu une horrible bête, ce matin, sous la haie.

Je ne sais pas pourquoi j'avais dit ça. Sans doute pour interrompre la série de reproches. Ma remarque eut pour effet de l'exaspérer. Quand elle est en colère, avec ses yeux verts elle ressemble à un chat prêt à bondir sur sa proie. Elle laissa retomber ses bras et soupira, excédée :

- Je vais en parler ce soir avec ton père. Il pense que ton obsession est passagère. Moi, je n'en suis pas si sûre...

- La vie aussi est passagère, répliquai-je, me trouvant très maligne.

Elle se tut et me fixa. Mon cas devait lui paraître désespéré, car elle décida de changer de sujet :

- Dépêche-toi, Bethy. Sinon tu vas être en retard à ton rendez-vous.

Je consultai la pendule. Maman avait raison. Il était presque quatre heures et demie.

Pour éviter que je passe mon été à ne rien faire, mes parents m'avaient inscrite à des cours de vacances qui se déroulaient à la bibliothèque municipale. Une fois par semaine, il fallait que j'aille voir M. Mortimer, le bibliothécaire. Je devais plus ou moins lui résumer les livres que j'avais lus la semaine précédente et répondre à ses questions. À chaque ouvrage que j'avais compris, je recevais une médaille. Au bout de six médailles, j'avais droit à un prix.

Excitant, non ? Enfin, c'était toujours un moyen pour me cultiver.

Au début, j'espérais me régaler avec des mystères et des phénomènes surnaturels, ce que j'avais l'habitude de lire avec mes copines. Mais non ! M. Mortimer insista pour que je devore les... classiques ! Des vieux bouquins, quoi !

- J'y vais en patins à roulettes, annonçai-je.

- Tu ferais mieux d'y aller en avion ! plaisanta maman. Et fais attention, il va pleuvoir.

Ma mère est une vraie grenouille : elle prévoit toujours le temps.

Je montai dans ma chambre pour prendre mes affaires. Une fois mes patins lacés, il ne me restait que cinq minutes pour arriver à l'heure. Heureusement, la bibliothèque n'est qu'à cinq cents mètres de la maison, juste le temps de réfléchir aux ennuis qui m'attendaient. Car je n'avais parcouru que quatre chapitres de *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo. Je pris le roman sur mon étagère. Je froissai les dernières pages pour faire croire que je les avais lues et je le fourrai dans mon sac à dos en même temps qu'une paire de baskets. Puis je dévalai les escaliers, ce qui n'était pas facile avec des patins, et je filai comme une flèche vers la bibliothèque.

C'est une maison un peu délabrée située à l'entrée des bois. Autrefois, elle avait appartenu à un vieil ermite un peu excentrique. N'ayant pas d'héritiers, à sa mort il en avait fait don à la municipalité qui l'avait transformée en bibliothèque.

Certains prétendent qu'elle est hantée, mais on dit cela de n'importe quelle masure vieillotte. Cela dit, elle n'est pas très rassurante. C'est une construction en meulières presque noires, avec un toit pointu et deux tourelles en pierre. Elle semble perdue au milieu des arbres. À l'intérieur, il fait toujours humide, froid et sombre malgré les grandes fenêtres. Le parquet craque sous une moquette mince. Les étagères touchent presque le plafond. En marchant au milieu d'elles, j'ai l'impression d'être enfermée. Comme si elles vont se pencher et déverser sur moi des tonnes de livres.

C'est idiot, bien sûr ! En fait, il s'agit d'une simple bâtisse un peu branlante et pleine de toiles d'araignée. M. Mortimer fait sans doute tout son possible pour l'entretenir, mais lui aussi est un peu chancelant. Avec un sourire qui fait plisser son front, il vous tend une main humide pour vous saluer.

Ses doigts boudinés laissent des empreintes dans tous les coins : sur les pages, sur les tables...

Petit et rond, il ressemble à une taupe avec ses petits yeux noirs, son crâne chauve et luisant. Il chuchote plus qu'il ne parle, d'une voix éraillée. Il aime bien les enfants, mais préfère ses chers bouquins. Il reste assis pendant des heures sur une chaise énorme qui lui donne l'air de flotter au-dessus de son bureau. Sur le côté de ce bureau il y a un aquarium contenant des petites tortues. Il les appelle ses « timides amies ».

De temps à autre, il en saisit une. Il la tient en l'air

jusqu'à ce qu'elle rentre sa tête sous sa carapace. Puis il la replace dans le récipient, un faible sourire éclairant son visage flasque. D'après lui, ce sont de parfaits animaux de compagnie. Seulement, elles sentent horriblement mauvais ! M. Mortimer est un peu bizarre.

J'arrivai à temps à la bibliothèque. Le ciel se couvrait de nuages. Sur le seuil de la grande porte, j'enlevai mes patins. Je les déposai le long d'un mur, dans l'entrée. J'enfilai mes baskets, empruntai l'étroit couloir, traversai tout droit la salle de lecture bordée par les étagères. Je courus jusqu'au fond où trônait le bureau du bibliothécaire. Je me plantai devant M. Mortimer, essoufflée.

Je le trouvai derrière une pile de livres sur lesquels il apposait des tampons. Le plafonnier faisait briller la peau de son crâne.

-Bonjour, Bethy, lança-t-il. Je suis à toi tout de suite.

Je lui rendis son salut et m'assis sur la chaise pliante, face à lui. Avec sa petite tête sortant d'un chandail à col roulé, on aurait dit une... tortue ! Puis il leva les yeux vers moi et me demanda :

- Alors, qu'est-ce que tu as lu, cette semaine ?

- Euh ! *Notre-Dame de Paris*, balbutiai-je en fixant ses mains moites.

Je sortis l'ouvrage de mon sac.

- Ah ! C'est un livre magnifique, non ?

- Ça m'a vraiment plu, mentis-je. Je ne pouvais plus m'arrêter.

C'était en partie vrai. Puisque je l'avais à peine commencé, je ne risquai pas de le finir !

- Et qu'est-ce que tu as préféré ? demanda-t-il avec un sourire gourmand.

-Euh... Les descriptions...

Et, coup de chance, il me questionna sur le chapitre... quatre. Je l'avais échappé belle ! Je repartis avec ma médaille de lectrice émérite et un roman que je venais de prendre sur les rayons : *Frankenstein* !

« Je le lirai à haute voix à Gary, pensai-je méchamment. Il claquera des dents pour le reste de ses jours. »

Le soleil se cachait derrière de lourds nuages de pluie. Je marchais vers la maison perdue dans mes réflexions quand je me rendis compte que j'avais oublié mes patins. Il était hors de question que je les laisse là-bas toute la nuit. Je fis demi-tour, en espérant que la bibliothèque ne serait pas fermée. Le bâtiment était noyé dans l'ombre. Ses fenêtres sinistres semblaient me fixer.

Grimpant les marches en pierre du perron, j'eus un instant d'hésitation. Je frissonnai. Était-ce le fait d'être seule dans cette demi-obscurité ?

Non, l'impression était désagréable, indescriptible. Comme un signe bizarre qu'on me ferait, une menace pesait sur moi.

Je me secouai, ouvris la porte grinçante et pénétrai dans l'entrée moisie et noire.

Des ombres dansaient sur le mur. Une branche frappa une vitre sale.

Tout était silencieux, à part le plancher qui craquait sous mes pas et le tic-tac régulier de la pendule. Les lumières étaient éteintes.

C'est alors que je marchai sur quelque chose. Je fis un bond. Était-ce une souris ? Ouf ! C'était juste un vieux chiffon.

« Allons, me réprimandai-je. Il n'y a rien d'étrange là-dedans, ce n'est qu'une vieille maison vermoulue. Ne te laisse pas emporter par ton imagination. »

Imagination ou pas, je me sentais oppressée, l'estomac noué. Quelque chose allait se passer, mais quoi ? Il paraît que ça s'appelle une prémonition.

Je retrouvai mes patins où je les avais laissés, contre le mur. Je m'en emparai avec une seule envie : quitter cette maison au plus vite. Je retournais vers la sortie sur la pointe des pieds pour éviter de faire craquer le vieux parquet, quand un bruit m'arrêta net.

Je tendis l'oreille, retenant mon souffle. Quelqu'un toussait.

En regardant par l'étroit couloir qui menait à la salle de lecture, j'aperçus M. Mortimer, penché sur sa table. Je distinguais son bras et le dessus de son crâne.

Je respirais à peine.

La pendule battait bruyamment la mesure. À présent, le bibliothécaire allait et venait dans un halo bleu et pourpre.

La curiosité l'emportant, je reposai doucement mes patins sur le sol. Puis, je fis quelques pas. M. Mortimer fredonnait un air que je ne connaissais pas. Je continuai à l'épier, dissimulée dans l'ombre épaisse du corridor. Il tenait un énorme bocal. Un grand sourire éclairait son visage.

J'avançai, tendue.

Il ouvrit le récipient et chantonna :

- Qui va manger les bonnes mouches, les mouches bien juteuses ?

Beurk ! Des mouches !

Dehors, le ciel était de plus en plus couvert et la pièce s'enfonçait dans la pénombre. M. Mortimer s'était rassis. Je ne le distinguais plus que vaguement derrière son énorme bureau.

Alors, comme ça, il se préparait à nourrir ses tortues. Mais quelque chose sonnait faux. Je commençais à craindre le pire !

Tandis qu'il soulevait le couvercle, l'homme se transformait. Sa tête sembla s'élever au-dessus de

son col roulé et s'enfler comme un ballon. Ses petits yeux sortirent de leurs orbites et grossirent jusqu'à atteindre la dimension d'un bouton de porte ! La lumière continuait de baisser. On y voyait de plus en plus mal, comme à travers un épais brouillard.

Il fredonnait encore. Sa tête oscillait d'une épaule à l'autre. Ses yeux allaient et venaient, comme des antennes de cafard !

Puis sa bouche se déforma et s'agrandit. Elle était énorme.

Il chanta de plus en plus fort. Ce n'était plus une mélodie, mais le cri d'un animal. À vous donner le frisson !

Enfin, il enleva le couvercle qu'il laissa tomber sur la table. Je m'avançai davantage pour mieux voir. Il plongea sa main grasse dans le bocal d'où s'échappait comme un vrombissement et il la ressortit... remplie d'insectes.

Il la plaça au-dessus de l'aquarium. Les mouches se promenaient partout : dans sa paume, sur ses courtes phalanges.

Naïvement, je pensai qu'il allait les lâcher dans le bassin des tortues. Mais non ! Il porta la main à sa bouche et avala les mouches d'un coup...

Je serrai les dents pour m'empêcher de vomir ou de hurler. Mon cœur battait à tout rompre. Que se passait-il ici ?

Il mastiqua une deuxième poignée. Sa bouche s'ouvrait comme un four noir.

Je devais m'enfuir. M. Mortimer était un monstre !

Une faible éclaircie dessina un triangle grisâtre autour du bureau. J'avais retenu ma respiration trop longtemps et ma poitrine était sur le point d'exploser. Je m'efforçais de reprendre mon souffle en inspirant profondément et lentement. Puis je partis en courant, sans prêter attention au bruit de mes pas.

Je passai en trombe par la porte, dévalai les marches du perron et courus comme une folle sur la route. Je volais presque. Je m'arrêtai enfin deux cents mètres plus loin. Je m'assis sur le trottoir, attendant que mon cœur cesse de battre aussi fort qu'un tambour.

Le ciel se couvrit de nouveau et prit une couleur étrange, mélange de gris foncé et d'ocre. Je repassai dans ma tête le film d'horreur auquel je venais d'assister...

M. Mortimer était un monstre !

Ces paroles tournaient dans mon cerveau comme une scie circulaire.

« ... Ce n'est pas possible », me répétais-je tout en regardant les nuages menaçants.

Cette scène dans la bibliothèque était-elle vraie ? Non, ce devait être une illusion d'optique, ou bien le produit de mon imagination débridée... J'avais rêvé tout éveillée...

« Mais, Bethy ! Tu as bien vu la tête de M. Mortimer qui se balançait d'une épaule à l'autre. Et ses yeux exorbités qui devenaient aussi gros que des soucoupes ! Et sa tête qui enflait ! Ce bocal plein de mouches ! Sa main remplie d'insectes qu'il a portée à sa bouche ! Peut-être qu'il est encore en train de se régaler ? C'est vrai qu'il faisait très sombre, mais TU L'AS VU DE TES PROPRES YEUX. M. Mortimer est un monstre ! »

Je me redressai, prenant conscience qu'il commençait à pleuvoir !

Il fallait que j'annonce cette nouvelle à mes parents. Ils allaient être choqués, mais il y avait de quoi !

La pluie s'abattit brusquement et je pris mes jambes à mon cou. Soudain, je m'aperçus que j'avais encore oublié mes patins. Quelle idiote ! Que pouvais-je faire ? Le vent soufflait fort, l'averse était violente. Des flaques se formaient sur le trottoir. L'eau dégoulinait sur mon front brûlant.

« Non, je dois y retourner pour les récupérer. Si jamais on me les vole... Seulement, cette fois-ci, je ferai un boucan terrible, pour qu'il m'entende, pour qu'il sache qu'il y a quelqu'un. Comme ça, il se conduira normalement. Il ne me fera pas de mal. »

J'arrivai en vue du bâtiment et m'arrêtai. Il était enveloppé de brume. L'inquiétude me gagna.

« Je ferais peut-être mieux de revenir demain avec mon père, me ravisai-je. Ce serait plus malin. »

Oui, mais je voulais mes patins ! Et puis, je ne suis pas vraiment trouillarde. Une fois, une chauve-souris est entrée dans la maison, et c'est moi qui l'en ai chassée, en criant et en la poursuivant avec un filet à papillons.

« Je n'ai peur ni des chauves-souris, ni des serpents, ni des araignées... »

- Ni des monstres, finis-je bravement à haute voix. Je pris une profonde inspiration, gravis les marches du perron et saisis fermement la poignée de la porte.



La porte ne s'ouvrit pas. Il me fallut un moment pour comprendre qu'elle était fermée...

Trop tard !

À présent, la pluie tombait doucement. Je fis le tour de la maison pour regarder par l'une des grandes fenêtres. Je dus me mettre sur la pointe des pieds pour inspecter l'intérieur.

Noir, tout était noir. Je me sentis à la fois soulagée et déçue.

« Tant pis, me dis-je, je verrai bien demain. »

La pluie redoubla soudain d'intensité, poussée par un vent oblique.

Je me mis à courir, mais dérapai sur l'herbe humide. Je rétablis de justesse mon équilibre et filai jusqu'à la maison où j'arrivai trempée jusqu'aux os, les cheveux collés sur le crâne.

- Papa, maman, vous êtes là ? appelai-je.

Je traversai l'entrée, les baskets gorgées d'eau, et déboulai dans la cuisine.

- Un monstre, je viens de voir un monstre !

- Quoi ? demanda Gary.

Assis derrière la table, il épluchait des haricots verts. Papa et maman préparaient des boulettes de viande sur le plan de travail.

- Un monstre ! hurlai-je.

- Où ça ? fit Gary.

- Mais qu'est-ce que tu as fait sous cette pluie ? se désola ma mère.

- Tu pourrais dire bonjour ! ajouta papa.

- 'jour, grognai-je, hors d'haleine. Il y a un vrai monstre dans la bibliothèque...

— Arrête, Bethy, veux-tu, m'interrompit maman.

- Quel genre de monstre ? s'exclama Gary en laissant tomber ses haricots verts et en me dévisageant.

- Va te changer ! répliqua maman, sévère. Tu salis tout, et je viens de laver par terre.

- Mais enfin, écoutez-moi. Je suis sérieuse !

Je brandissais le poing, folle de rage.

- Ce n'est pas une raison pour nous casser les oreilles. Va te changer, après, on verra, ordonna mon père.

- Je vous assure, M. Mortimer est un monstre !

- Ta énième histoire ne peut pas attendre un autre jour ? J'ai mal à la tête, fit papa, de plus en plus énervé.

Il fixait le sol sur lequel se formaient de grandes flaques.

Énervée, je l'étais aussi.

- Vous pourriez me croire ! protestai-je.

Gary éclata de rire. Maman, furieuse, se tourna vers moi :

- Va te changer d'abord. Pour l'instant, comme tu peux voir, nous sommes occupés.

Et elle retourna à ses boulettes.

Je bouillonnais de colère. Je me sentais complètement abandonnée par ma propre famille. Il m'arrivait une aventure extraordinaire et ils ne s'occupaient que de leur stupide repas.

Dans ma chambre, je jetai mes vêtements trempés sur le sol et enfilai un Jean et un T-shirt secs.

Tout tournait dans ma tête.

« M. Mortimer est-il vraiment un monstre ? Est-ce parce que je ne pense qu'à ça ? Il faisait tellement sombre, avec toutes ces ombres bizarres, cette lumière vacillante. J'ai peut-être tout imaginé ? C'est encore une de mes lubies. »

La voix de mon père me sortit de mes pensées :

- Bethy, viens dîner !

En descendant l'escalier, je ne me sentais pas très bien. J'avais mal à la tête.

À table, je ne fis plus aucune allusion à mon aventure. Maman me demanda quel livre j'avais choisi cette semaine.

— *Frankenstein* !

- Encore du fantastique, grogna papa. Tu ne pourrais pas changer de sujet ?

Il avait sa grosse voix des mauvais jours, celle qui fait trembler toute la maison. Maman changea vite

de conversation en félicitant Gary d'avoir si bien épluché les haricots verts.

Après le dîner, je donnai un coup de main pour la vaisselle. Puis je montai l'escalier. J'avais hâte de commencer *Frankenstein*. J'avais déjà vu le film. C'est l'histoire d'un savant qui fabrique un monstre. Ça ressemblait drôlement à mon épopée et je me demandai si c'était vraiment arrivé.

À ma grande surprise, je trouvai Gary assis sur mon lit. Je dois dire que je n'aime pas trop qu'il entre dans ma chambre, car il met tout en désordre !

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Je voudrais que tu me parles de cette histoire avec M. Mortimer !

Sa figure exprimait à la fois la crainte et une certaine excitation. Je m'assis sur une chaise, me demandant si c'était vraiment une bonne chose que de lui parler. Puis je réalisai que cela me soulagerait. Alors je lui racontai tout, depuis le début, et dans les moindres détails.

Mon frère éteignait mon oreiller et respirait avec peine. Il était terrorisé ! Il en avait même des hoquets. Soudain, mon père fit irruption dans ma chambre :

- Bethy ! Tu lui racontes encore des absurdités ?

- Ce ne sont pas des absurdités, répliquai-je. C'est la vérité, rien que la vérité !

Il resta planté là, dégoûté par ce qu'il prenait pour de la mauvaise foi. À son air, je compris qu'il allait exploser d'une minute à l'autre.

- Papa, je n'ai pas peur ! protesta Gary, essayant de me défendre.

Malheureusement, sa tentative n'était pas très convaincante. Mon pauvre frère était blanc comme un linge. Il tremblait de la tête aux pieds.

- C'est la dernière fois que je te le dis. Bethy ! rugit mon père. Cesse de raconter n'importe quoi à Gary. J'en ai assez, à la fin !

Il sortit en claquant la porte.

Il était furieux... et moi aussi. Pourquoi mes parents ne me prenaient-ils pas au sérieux ? Je sus alors que je n'avais pas le choix. Il fallait que je leur prouve que je n'étais ni menteuse ni folle !

Pour cela, il n'y avait qu'une solution. Je devais leur apporter la preuve que M. Mortimer était un monstre !



Une semaine plus tard, j'allai à mon rendez-vous hebdomadaire à la bibliothèque. Je fis un petit détour et passai devant la maison de Steph.

Il était sur la pelouse et lançait une sorte de disque bleu qu'il essayait de rattraper.

- À quoi tu joues ? lui demandai-je.

- C'est un genre de Frisbee accroché à un long ruban élastique. Quand tu le lances, il revient sur toi encore plus vite.

Il le rata. Le disque fila et lui cogna la tête.

- Ouais, ce n'est pas tout à fait comme ça que ça doit marcher, avoua-t-il en rougissant et en essayant de démêler les nœuds de son élastique.

Quel jeu idiot ! Mais si ça amusait Steph... Je le laissai donc à son Frisbee et continuai mon chemin.

Il faisait un temps magnifique. La nature était superbe. Le soleil brillait.

Je n'étais retournée à la bibliothèque qu'une fois, en coup de vent, pour récupérer mes patins. Lorsque

j'arrivai au tournant qui mène au bâtiment, je marquai un temps d'arrêt. En regardant la vieille bâtisse entourée de son ombre bleu, je frissonnai. Le monde entier, ici, semblait sombre et froid.

Était-ce mon imagination ? Bah ! J'allais bien voir. J'avançai bravement vers la porte principale. Je l'ouvris, entrai et m'avançai dans le couloir.

Au fond de la salle de lecture, perché derrière son bureau, M. Mortimer terminait un entretien avec Hélène, une collégienne que je connaissais.

Je les regardais, cachée derrière une étagère. Il lui tendit une médaille dorée et lui serra la main. Elle fit un effort pour ne pas avoir l'air dégoûté. Les doigts de M. Mortimer devaient être moites.

Elle prononça quelques mots que je n'entendis pas et ils éclatèrent de rire.

Quand Hélène passa près de moi, je la saluai.

- Quel bouquin tu as pris ? lui demandai-je.

- *Croc-Blanc*, de Jack London, répondit-elle en me le tendant.

- C'est sûrement une histoire de monstre.

- Mais pas du tout, ça parle d'un chien !

Et elle se mit à rire.

Il m'avait semblé voir M. Mortimer lever la tête quand j'avais prononcé le mot monstre. Mais j'avais dû encore rêver...

Nous bavardâmes un petit moment toutes les deux. Cet été, elle avait trois livres d'avance sur moi, et il ne lui en restait plus qu'un seul à lire pour recevoir le prix.

Elle se rendit dans la salle de lecture tandis que je m'asseyais à côté du bureau de M. Mortimer. Je sortis *Frankenstein* de mon sac.

- Ça t'a plu ? questionna-t-il.

Il regarda ses tortues puis se retourna vers moi. Il portait un chandail à col roulé, jaune vif. L'un de ses doigts boudinés était orné d'une grosse bague rouge. Il la tourna autour de sa phalange tout en me souriant de façon amicale.

- Un peu dur, mais j'ai beaucoup aimé quand même ! lançai-je.

Cette fois-ci, j'en avais parcouru plus de la moitié. En fait, je l'aurais sans doute fini si les caractères avaient été plus lisibles.

- Est-ce que les descriptions t'ont plu ? murmura-t-il en se penchant vers moi.

Je remarquai le bocal de mouches placé derrière lui. Il était plein !

- Euh ! oui. Mais j'aurais voulu un peu plus d'action, répliquai-je.

- Qu'est-ce qui t'a le plus passionnée ?

- Le monstre.

Ma réponse avait fusé. Je le regardai bien en face. Aucune réaction. Il garda ses yeux rivés aux miens.

- Il était formidable, continuai-je. Ce serait génial si les monstres existaient vraiment. Vous ne trouvez pas ?

Il ne cilla pas.

- Il y aurait beaucoup de mécontents, tu sais, fit-il doucement tout en manipulant sa bague. Les gens

préfèrent avoir peur au cinéma ou dans les livres, mais dans la vie réelle... jamais.

Il eut un petit rire étouffé. Je me forçai à rire aussi. Je pris une grande inspiration et continuai mon test. J'essayais de l'amener sur mon terrain, pour qu'il révèle sa vraie nature, pour qu'il me montre enfin qu'il n'était pas un être humain.

- Alors, Monsieur Mortimer, vous pensez que les monstres existent vraiment ?

Mon approche n'était pas très subtile, mais il n'y prêta pas attention.

- Tu veux savoir si je crois qu'un docteur Frankenstein pourrait faire pareil dans la réalité ?

Il prit un air pensif et secoua sa tête chauve :

- Non, Bethy ! Nous pouvons construire des robots, mais nous ne pouvons pas leur donner la vie !

Je ne m'étais pas attendue à cette réponse.

Une petite fille entra dans la salle, avec sa grand-mère. J'étais vraiment contrariée de les voir, parce que j'étais sûre que M. Mortimer ne se transformerait pas en leur présence - il ne mangeait ses mouches que lorsqu'il était seul. Il fallait donc que je me cache en attendant qu'elles s'en aillent.

Il prit une médaille dans son tiroir et me la tendit. Je pensai qu'il allait ensuite me serrer la main, mais non.

- Tu as lu *L'île aux trésors*, de Stevenson ? demanda-t-il en prenant un roman qui reposait sur son bureau.

- Non, il y a des monstres dedans ?

Il rit tellement que son menton en trembla.

J'eus l'impression que son attitude changeait imperceptiblement. Trouvait-il ma question bizarre ?

- Oh, non ! Je ne pense pas que tu en rencontres dans ce récit !

Il sourit, donna un coup de tampon sur la fiche collée à l'intérieur du livre et me le tendit. De grosses empreintes humides maculaient le plastique protégeant la couverture.

Très mal à l'aise, je dus tout de même prendre rendez-vous pour la semaine suivante. Je lui criai au revoir en me dirigeant vers l'entrée. J'ouvris la porte et la claquai, sans sortir. Je revins doucement sur mes pas. Il me fallait une cachette sûre, pour espionner à loisir, sans risque d'être vue ni de M. Mortimer ni de qui que ce soit d'autre.

J'avais manigancé cette idée de fausse sortie ces derniers jours, mais mon plan s'arrêtait là. La seule chose dont j'étais sûre, c'était que je voulais dissiper mes doutes à propos de M. Mortimer. Pour cela, j'allais attendre la fermeture et la transformation du bibliothécaire ! À ce moment-là seulement, je saurais si j'étais folle ou non.

Le bibliothécaire me tournant le dos, je franchis l'étroit couloir et revins dans la salle de lecture.

À force de chercher, je finis par trouver le poste d'observation idéal. Sur le bas d'une étagère, de gros dictionnaires laissaient à côté un espace suffisant pour me dissimuler aux regards. Constatant que personne ne m'avait vue, je me glissai dans cette niche, en gigotant dans tous les sens. Je me retrouvai

accroupie, la tête coincée contre la planche du dessus. Ce n'était pas très confortable, mais je pouvais tenir le coup assez longtemps. J'espérais juste que les visiteuses s'en iraient assez vite pour que je n'attrape pas de crampes. Mon cœur battait la chamade. Le calme régnait. M. Mortimer parlait en chuchotant avec Hélène, et j'entendais le bruit d'un journal que l'on froisse. La pendule émettait son tic-tac régulier, obsédant. Je percevais tout, le moindre craquement, le moindre souffle.

Soudain je ressentis une horrible envie d'éternuer, tant il y avait de poussière. Je pressai mes narines entre le pouce et l'index et parvins à ne pas faire de bruit ! Mais que faisaient Hélène, la grand-mère et la petite fille ? Elles n'en finissaient pas de traîner. Je commençais à avoir mal partout et je sentais venir un nouvel éternuement.

J'entendis encore Hélène déclarer que son livre était trop compliqué et qu'elle en voulait un plus simple. M. Mortimer murmura quelque chose que je ne compris pas

Alors, des pas se firent entendre. Venaient-ils vers moi ? Allais-je être découverte ? Non ! Ils se dirigèrent d'un autre côté, puis revinrent à leur point de départ.

- Ah ! non, grogna Hélène. Celui-ci, je l'ai déjà lu.
« Allez-vous-en, allez-vous-en », me répétais-je.

Il leur fallut encore cinq bonnes minutes avant de se décider à partir. Les secondes me paraissaient durer des heures ! J'avais le cou raide, des fourmis dans les

jambes et mon dos me faisait terriblement souffrir. Mais le moment de vérité était arrivé. Il ne restait plus que M. Mortimer et moi !

J'attendis, crispée, l'oreille aux aguets.

Il se leva. Le parquet grinça quand il repoussa sa chaise. Puis il marcha en toussant. Brusquement, il fit plus sombre. Il éteignait les lumières, une à une. « Ça y est, la séance va commencer ! Il va se transformer, c'est sûr ! »

Je sortis de ma cachette et me relevai avec difficulté. Je m'agrippai à l'étagère du dessus, étendis une jambe après l'autre, pour les dégourdir. Quand les lustres s'éteignirent, la grande salle de lecture fut plongée dans l'obscurité. Seule la faible clarté du soleil filtrant à travers les arbres éclairait encore la pièce.

Où était-il passé ? Il toussa de nouveau et se mit à chançonner. Je retins ma respiration et m'approchai de son bureau sur la pointe des pieds. Plus près, encore plus près...

Horreur ! M. Mortimer avait disparu !

J'entendis alors derrière moi des pas sourds qui se dirigeaient vers la porte d'entrée. J'étais pétrifiée. Il s'en allait !

Non ! Je perçus le bruit caractéristique d'une clef qu'on tourne dans une serrure. Il s'était enfermé dans le bâtiment et j'étais séquestrée, avec lui ! Attendez, ça ne faisait pas partie de mon plan. Mais alors pas du tout !

Et maintenant, qu'allait-il se passer ?



Quelle idiote j'avais été !

Retourner à la bibliothèque pour me prouver que M. Mortimer était bel et bien un monstre était stupide ! Je n'avais pas prévu de me retrouver prisonnière dans cette vieille baraque décrépie, sans pouvoir m'en échapper.

Mais c'était bien ce qui m'arrivait !

Pour l'instant, la situation n'était pas encore critique. Il ne s'était pas rendu compte de ma présence. J'en profitai pour me glisser entre deux rangées d'étagères et m'approchai le plus près possible de son bureau. Toute la pièce était baignée dans le halo d'une lumière orange que diffusait la haute fenêtre. M. Mortimer prit place à sa table en sifflotant. Il fit une pile des livres éparpillés sur sa table et les rangea dans un coin. Puis, il ouvrit un tiroir et farfouilla dedans.

J'avançai encore, pour mieux voir. Il mit de l'ordre dans son tiroir, rangea ses crayons et le ferma. Tout

ça était profondément ennuyeux et parfaitement normal. Alors, ce que j'avais vu la semaine précédente n'avait été qu'un délire ? M. Mortimer n'était, en fait, qu'un petit bonhomme original. Je retournai à ma cachette, regrettant d'avoir passé d'interminables minutes dissimulée dans la poussière.

Maintenant, je me retrouvai coincée dans une bibliothèque déserte, en train d'observer un vieux bibliothécaire qui mettait de l'ordre dans ses affaires.

Quelle aventure passionnante, vraiment !

Je devais sortir de là. Je ne pouvais pas continuer à perdre mon temps pour rien ! Soudain, au moment où je commençais à réfléchir au meilleur moyen de sortir le plus discrètement possible, il attrapa son bocal de mouches. Mon sang se glaça.

Avec un sourire diabolique, il posa le récipient devant lui et souleva l'aquarium où nageaient les tortues.

- C'est l'heure du dîner, mes timides amies, dit-il de sa voix haut perchée.

Et là, une nouvelle fois, le phénomène se produisit. Sa tête enfla et oscilla. Sa bouche devint énorme, tel un puits sans fond. Elle se tordit, s'ouvrant et se fermant comme la gueule d'un poisson gigantesque. Ses yeux sortirent de leurs orbites et s'avancèrent, semblant nager devant lui.

J'avais raison : c'était un monstre ! Je n'avais pas rêvé.

Mais personne n'avait voulu me croire ! Maintenant, il allait bien falloir qu'ils se rendent à l'évidence.

Je le regardai, bouche bée. Il plongea la main dans son bocal et avala les insectes vivants avec gourmandise, comme si c'étaient des bonbons.

Je me cachai le visage dans mes mains, effarée !

- À la soupe ! lança-t-il en engouffrant une autre poignée.

Des mouches s'échappaient et vrombissaient autour de son ignoble face. Avec une étonnante agilité, il les attrapait au vol, tout en mâchonnant !

Pendant ce temps, ses yeux se balançaient à dix bons centimètres de sa tête ! Brusquement, ils s'arrêtèrent et se fixèrent... droit sur moi ! J'avais dû m'approcher trop près. M'avaient-ils repérée ? Je reculai d'un bond, épouvantée. Ils demeurèrent un instant dans cette position, puis ils reprirent leur ondulation. Ouf, il ne m'avait pas vue ! Après une troisième ration, M. Mortimer ferma le bocal et se lécha les lèvres avec sa longue langue de serpent.

On n'entendait plus une mouche voler ! Le silence profond était seulement troublé par le tic-tac régulier de la pendule et les battements sourds de mon cœur. J'attendais encore, retenant mon souffle, et... je fus servie !

- C'est l'heure du repas, mes timides amies, susurra-t-il encore à ses compagnes.

Il tendit les doigts, les plongea dans l'aquarium, et en ressortit une petite tortue verte. Allait-il lui donner à manger ? Non ! Il la tint en l'air et la contempla. Les pattes de la pauvre bête s'agitaient désespérément. Puis, il la déposa entre ses dents monstrueuses.

Crac ! fit la coquille quand il referma ses mâchoires. Il mastiqua bruyamment et avala le tout.

J'avais envie de vomir. Ce spectacle était vraiment insupportable !

J'en avais assez vu pour aujourd'hui, bien assez. Je me retournai et avançai à tâtons dans le noir, entre les tables de la grande salle de lecture. Puis je me mis à marcher plus vite. J'étais tellement hébétée que je ne prêtai aucune attention au bruit que j'aurais pu faire. Je n'avais qu'une envie : m'enfuir et me retrouver dehors, libre. Ne plus entendre le sinistre craquement de la carapace !

Je franchis l'étroit couloir, le cœur serré et les jambes lourdes, respirant avec peine. J'atteignis enfin la porte d'entrée, saisis le bouton. Et c'est là que je me souvins. Elle était fermée à clef.

Je ne pouvais pas m'en aller !

J'étais piégée !

J'essayai d'ouvrir... en vain. Je frémis d'horreur en entendant quelqu'un marcher derrière moi. Des pas rapides.

Il m'avait entendue. J'étais fichue !



Je restai là, frappée de stupeur, le regard fixé sur la porte ! Les pas se rapprochaient de plus en plus.

- Au secours ! m'écriai-je. Au secours !

M. Mortimer allait apparaître d'une seconde à l'autre, et c'en serait fini de moi. J'étais prise à mon propre piège. Faite comme un rat, ou comme une de ses tortues. Et après ? Allais-je subir le même sort que ses chères timides amies ? Allait-il me croquer ? Il devait bien exister un moyen de sortir d'ici !

Brusquement, j'eus une révélation. Je n'étais peut-être pas aussi coincée que ça.

« S'il a fermé sa porte de l'intérieur, pensai-je, je peux donc l'ouvrir. À moins qu'il n'ait utilisé une clef, auquel cas je suis fichue. »

J'avais raison ! Miracle ! Il n'y avait qu'un banal verrou. Il se trouvait sous la poignée. Il suffisait de le tourner.

- Qui est-ce ? appela le monstre.

J'actionnai le loquet qui émit un doux bruit de serrure bien huilée. Quelle agréable musique !

La seconde d'après, j'étais sur le perron. Je me mis à galoper aussi vite que mes jambes le pouvaient. Je traversai la pelouse comme une flèche, puis les buissons et les haies. Je courais vers mon salut.

Je ne pris le temps de respirer qu'après avoir franchi le coin du bâtiment. Je jetai un coup d'oeil inquiet en arrière. M. Mortimer avait repris son apparence normale et se tenait immobile sur le pas de la porte. Il écarquillait les yeux.

M'avait-il vue ? Avait-il découvert que je l'espionnais ? J'espérais que non.

Je ne voulus pas m'en assurer. À présent, une seule chose comptait : filer d'ici !

Le soleil disparut derrière la cime des arbres, projetant des ombres immenses. Je m'enfuis, tête baissée, et victorieuse. Je m'en étais sortie, et vivante !

Je fonçai jusqu'à la maison de Steph. Il était toujours devant chez lui, assis sur un tronc d'arbre. Et il continuait de démêler le long ruban élastique de son Frisbee bleu. Il était tellement concentré qu'il ne me remarqua pas.

Sans même reprendre haleine, je lui criai :

- Ça y est, je l'ai vu ! Monsieur Mortimer est un monstre !

Il sursauta, éberlué.

- J e l'ai vu, répétais-je.

Je me pliai en deux pour reprendre ma respiration. Je haletais comme un chien.

-Arrête. Bethy. Je suis occupé, ronchonna-t-il en reprenant son travail.

- Écoute-moi, à la fin ! criai-je, folle de rage.

Je hurlai si fort que je ne reconnus même pas ma propre voix. Mais il ne s'intéressait pas du tout à ce que je lui disais, s'escrimant sur sa stupide ficelle.

- Steph. je t'en supplie. J'étais seule dans la bibliothèque. Il s'est transformé en une créature horrible. Il mangeait ses tortues, tu t'imagines ?

Il se mit à rire :

- Et il t'en a proposé une ?

- Ce n'est pas drôle. J'ai eu tellement peur. Je dis la vérité, cette fois.

Il ne broncha pas et me tendit son disque.

- Steph. mais pourquoi ne veux-tu pas me croire ?

- Bethy, j'en ai marre de tes histoires. C'est bon pour les gosses comme ton frère !

- Mais enfin...

- Raconte donc tout ça à Gary !

- Je croyais que tu étais un copain ! Je vois que non. Il eut l'air surpris. Sans attendre sa réponse, je filai chez moi.

J'étais dans tous mes états. Quand on dit quelque chose, un ami sincère doit le croire, non ? Il ne vous accuse pas de mentir ou de délirer. Steph n'avait donc pas remarqué combien j'étais affolée, perdue. C'était un pauvre type, voilà tout ! Je décidai de ne plus jamais lui adresser la parole.

Je déboulai comme une bombe dans la maison.

- Papa, maman, où êtes-vous ?

Je pouvais à peine parler, j'avais la bouche sèche. Mon cri se termina en un murmure rauque. Je trouvai Gary dans le salon, couché sur le plancher, la figure à dix centimètres de la télévision.

- Tu vas t'abîmer les yeux. Où sont papa et maman ? demandai-je.

Il ne fit pas attention à moi et ne leva même pas la tête.

- Où sont-ils ? insistai-je.

— Au supermarché, répondit-il enfin.

- Je dois leur parler. C'est urgent ! Ils reviennent quand ?

- J'sais pas ! fit-il tranquillement, haussant les épaules. Et puis... la barbe, à la fin ! Tu vois bien que je regarde un dessin animé.

- Mais j'ai vu un monstre, un vrai...

Il ouvrit de grands yeux.

- Un... vrai ? bégaya-t-il. Il ne fa pas suivie au moins ?

Il devenait tout pâle.

- J'espère que non !

Je me précipitai à la fenêtre. Personne ! Je montai dans ma chambre, furieuse et pleine de désarroi. Je fis deux pas et faillis m'évanouir de peur.

Installé dans mon lit, sous mes couvertures, un gnome poilu reposait sa tête rabougrie sur mon oreiller. Sa bouche grande ouverte et édentée était tordue par un sourire grimaçant !



Je tirai brusquement la couverture à moi en hurlant. Le monstre me dévisagea. C'était fou ! L'un de ses yeux était trois fois plus grand que l'autre.

J'entendis un ricanement derrière moi. Gary était appuyé contre la porte et se moquait de mon expression terrifiée.

- Ça t'a plu ? C'est classe, tu ne trouves pas ?

Alors, il saisit la tête du monstre. Je poussai un long soupir de soulagement et m'assis, épuisée, sur le coin du lit. Ce que mon frère brandissait n'était qu'un ballon de baudruche peinturluré.

- Ouais, c'est très chouette, murmurai-je, déprimée.

- Tu vois, j'ai mis les oreillers sous les draps pour que ça ait l'air d'un vrai corps, et...

Il ne put terminer sa phrase tellement il s'esclaffait.

- C'est très réussi. Bravo, petit frère ! Mais il vient de m'arriver quelque chose d'effrayant ! Alors, tu vois, je n'ai pas vraiment envie de rire.

Ça ne lui fit ni chaud ni froid. Il continua à m'éner-

ver, agitant sous mon nez la tête hideuse. Je m'en emparai en un éclair.

- Tu n'as pas entendu, Gary ? Il y a un vrai monstre... à la bibliothèque !

- Bof, tu me dis ça parce que le mien t'a fait peur. Tu veux te venger, c'est tout.

- N'importe quoi ! Écoute, M. Mortimer est ce monstre, lui assenai-je en lui envoyant sa poupée dans la figure. Je l'ai vu de mes propres yeux. Sa tête est devenue énorme et les yeux lui sortaient des orbites. Sa bouche s'est ouverte comme un four, toute de biais. C'était dégoûtant.

- Tais-toi, fit Gary, qui commençait à avoir peur.

— Et il mangeait des mouches, des poignées entières de mouches !

- Des mouches ? Beurk !

- Ensuite, il a pris une de ses tortues, tu sais, celles qui sont dans un aquarium. Il l'a croquée avec un bruit sinistre et l'a avalée toute crue !

Il frissonna de terreur, mais me regarda, intrigué. Puis il changea d'expression et secoua la tête :

- Je ne te crois pas. Tu veux te venger, c'est tout. Je ne marche pas dans ta combine.

- Gary, je te jure que c'est vrai !

- Et puis zut, tu vas me faire rater le dessin animé. C'est alors qu'on frappa à la porte. Je me précipitai en bas du lit, écartai Gary, et descendis les escaliers quatre à quatre.

- Papa, maman, c'est vous ? J'ai une nouvelle à vous annoncer !

Mais je restai frappée de stupeur en ouvrant la porte d'entrée.

Ce n'était pas mes parents. C'était M. Mortimer, en personne !



Ma première pensée fut de m'enfuir !

La deuxième de lui claquer la porte au nez !

La troisième de remonter à toute vitesse dans ma chambre pour m'y cacher !

Mais il était trop tard. M. Mortimer se tenait debout, me scrutant de ses petits yeux perçants. Son sourire diabolique flottait sur ses lèvres minces.

« Il m'a sûrement vue l'espionner à la bibliothèque et m'enfuir comme une folle. Il sait que je connais la vérité, et... il est venu me chercher... Il veut se débarrasser de moi, pour préserver son secret ! »

Il rompit le silence :

— Bethy !

Je l'observai et compris, dans son regard, qu'il m'avait bien repérée à la bibliothèque. Le ciel avait pris une couleur pourpre et le visage de M. Mortimer paraissait encore plus pâle que d'habitude.

- Bethy, répéta-t-il.

Manifestement, il attendait que je réponde quelque

chose... Je restai sans voix, paralysée, ne sachant pas si je devais m'enfuir ou hurler, ou les deux ensemble !

Gary, toujours aussi curieux, était planté au milieu de l'escalier.

- Qui est-ce ? s'informa-t-il.

- C'est Monsieur Mortimer !

Gary descendit les marches sans proférer une parole et disparut dans le salon.

- Bonjour, Monsieur Mortimer, finis-je par articuler. Je restai prudemment dans l'encadrement de la porte.

- Mes... mes parents ne sont pas là ! bredouillai-je. Quelle erreur ! Maintenant il savait que j'étais seule avec Gary ! Comment pouvait-on être aussi bête ?

- Ce ne sont pas tes parents que je suis venu voir, Bethy. C'est toi !

Il allait m'enlever. C'était sûr et certain ! J'étais morte de peur. Je ne sus pas quoi répliquer. Je ne pouvais plus avaler ma salive. Et s'il voulait rentrer en force ? Je cherchai désespérément ce qui aurait pu me servir d'arme. Il plissa les yeux et son sourire s'évanouit.

« Ça y est, pensai-je. Il va se transformer ! »

Dans le hall, j'aperçus un petit vase de fleurs. Pas très efficace contre un monstre en furie !

- Bethy, ça ne serait pas à toi, par hasard ? lança-t-il en me tendant mon sac à dos. Je l'ai trouvé derrière les étagères... Je ne savais pas à qui il appartenait. Puis j'ai vu qu'il y avait ton nom écrit dessus.

- M... merci, balbutiai-je en laissant échapper un soupir de soulagement.

- Tu sais, après la fermeture, je rentre toujours à pied. Donc j'ai pensé à te le rapporter.

L'explication de M. Mortimer paraissait valable. Mais si c'était un piège ? J'examinai attentivement son visage. À quoi pensait-il ?

Je tendis le bras et il me rendit mon sac.

- C'est gentil, Monsieur Mortimer. Vraiment.

- Et puis je me suis dit que tu aimerais peut-être commencer ton livre ce soir.

- Ah ! oui, bien sûr !

- Tu as dû quitter la bibliothèque en courant, dit-il en me fixant.

- Oui. j'étais très pressée. On m'attendait...

- C e qui signifie que tu n'es pas restée après notre rendez-vous ?

« Aïe. aïe, aïe ! Il a des soupçons. Il faut que je trouve une réponse. »

- Non. répliquai-je en essayant de conserver mon calme. J'étais tellement en retard que j'ai filé comme une flèche. J'ai même oublié mon sac.

- Je vois, je vois, répéta-t-il en se frottant le menton.

- Pourquoi cette question ?

fi sembla surpris.

- Pour rien... Je pensais que quelqu'un avait voulu me jouer un tour en restant après la fermeture !

- Et dans quel but ? demandai-je, en essayant de paraître intéressée.

- Pour me faire peur, peut-être. Tu sais, certains

enfants trouvent ça très drôle. Mais je n'ai pas pu démasquer les coupables, dit-il en se forçant à rire.

- En tout cas, je n'aimerais pas être enfermée là-bas pendant la nuit, avouai-je en étudiant sa réaction.

- Moi non plus. D'ailleurs il m'arrive d'avoir peur dans cet endroit !

À ce moment, la voiture de mes parents apparut. Elle tourna le coin de la rue et rentra dans le garage. Quel soulagement !

- Je te laisse, fit gaiement M. Mortimer. Tu leur diras bonsoir de ma part.

- Merci pour mon sac...

- De rien, et à la semaine prochaine, Bethy !

J'étais tellement soulagée de revoir mon père et ma mère... Je courus comme une folle jusqu'à la cuisine où maman venait juste de rentrer, les bras chargés de provisions.

- Dis-moi, ce n'était pas Monsieur Mortimer ? s'étonna-t-elle.

- Si, dis-je vivement. Oh ! je suis si contente que vous soyez rentrés !

- Et qu'est-ce qu'il voulait ?

- Il m'a rapporté mon sac. Je l'avais oublié là-bas. Maman, il faut que je te raconte, à son sujet...

- C'est très aimable de sa part, remârqua-t-elle en posant ses paquets sur la table. Comment as-tu fait ton compte pour l'oublier ?

- Tu sais, je suis partie si vite que...

- C'est d'autant plus aimable qu'il habite assez loin d'ici, m'interrompit-elle.

- Maman, tu ne vois pas que j'essaie de te dire quelque chose.

Mes mains étaient tellement crispées qu'elles me faisaient mal.

- Monsieur Mortimer est un monstre ! laissai-je échapper.

- Oh ! non, Bethy. Encore ?

- Écoute...

- Arrête de jouer les idiots... J'espère que tu as été polie avec lui ! Maintenant, ça suffit, va aider ton père à sortir les courses de la voiture.

Une fois de plus, mes super-parents ne voulurent rien entendre !

J'eus beau leur décrire tout ce que j'avais observé depuis ma cachette, maman secoua la tête, et papa dit que j'avais trop d'imagination. Et, pour couronner le tout, Gary ne parut même pas effrayé ! Il leur raconta que c'était lui qui m'avait fait peur avec sa stupide poupée.

Je les suppliai de me faire confiance, mais rien n'y fit. Ma mère affirma que j'inventais tout ça par paresse, pour éviter de prendre un livre chaque semaine à la bibliothèque !

Je me sentis blessée dans mon amour-propre et criai d'indignation. Ils hurlèrent plus fort encore. Après l'échange d'invectives qui s'en suivit, je fus consignée dans ma chambre. J'y montai comme une furie. Je me jetai sur mon lit et me lamentai sur mon sort. Jamais plus ils ne me croiraient... Je leur avais trop

raconté de mensonges. J'avais trop fait de blagues. J'avais trop crié... au monstre !

Je plongeai dans mes pensées.

« Il ne me reste qu'une solution : trouver quelqu'un qui puisse confirmer ma version. Peut-être qu'un copain ou une copine me prendrait au sérieux ? Je l'emmènerais voir M. Mortimer se transformer. Et si... Bien sûr... Steph ! Lui, on le croira. Il n'y a pas de raison de ne pas le croire ! Il est sérieux et n'a pas de lubies, lui. Steph pourra persuader mes parents. C'est ça la solution ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Je descendis et lui téléphonai toutes affaires cessantes. Lorsqu'il décrocha, je ne lui laissai même pas le temps de placer un mot.

- Steph, il faut que tu viennes espionner M. Mortimer avec moi.

- Alors, toujours fâchée, miss Bethy ?

- Mais non, j'étais juste un peu énervée.

Je répétais ma demande :

- Est-ce que tu viendrais espionner M. Mortimer avec moi ?

- D'accord, mais c'est bien pour te faire plaisir. Tu veux qu'on l'espionne à ton prochain rendez-vous ?

- Non, non, je ne peux pas attendre une semaine, murmurai-je.

Mes parents étaient à côté. Ils ne devaient pas m'entendre.

- Je passerai te prendre chez toi demain après-midi, à cinq heures moins le quart, proposai-je. La bibliothèque ferme à cinq heures et demie. Ça te va ?

- Et puis non, fit brusquement Steph. C'est idiot. Je n'ai pas envie d'y aller !

- S'il te plaît... Je te donnerai mon grand pull marron en échange !

J'entendis son souffle dans l'appareil. Il réfléchissait.

-D'accord, dit-il, mais seulement si tu l'apportes avec toi.

- Super !

- Je continue à penser que c'est débile. Et puis, si on se fait prendre, qu'est-ce qu'on fera ?

- Ne t'inquiète pas. Il suffira de faire attention.

En disant cela, je sentis un frisson de peur me serrer le ventre.

Le lendemain, je tournais en rond dès le matin. J'essayais de faire des blagues à Gary sans conviction. Je comptais les heures, excitée et fébrile !

Mon plan était prêt.

« On se glissera dans la grande salle de lecture sans que M. Mortimer s'en rende compte. Puis on se cachera entre les étagères, comme je l'ai fait. Et, quand il éteindra les lumières, on avancera à pas de loup sur le côté, en prenant garde de bien rester dans l'ombre. Alors, on pourra l'observer et voir comment il se transforme. Une fois que nous l'aurons pris en flagrant délit, nous retournerons nous dissimuler dans le coin sombre jusqu'à ce qu'il s'en aille. Inutile de partir en courant cette fois-ci. Lorsqu'il sera sorti, nous partirons doucement, et nous raconterons tout à mes parents. »

Quoi de plus simple, il suffisait d'y penser.

J'étais tellement nerveuse que j'arrivai chez Steph avec cinq minutes d'avance. Je sonnai plusieurs fois.

Pas de réponse. Au bout de trente secondes, son petit frère Bernard ouvrit la porte.

- Tu cherches Steph, demanda-t-il en se grattant la poitrine. Il n'est pas là.

- Comment ça ! Il n'est pas là ?

J'en tombai presque à la renverse.

- Il est parti chez le dentiste. Il doit revenir vers six heures. Il ne t'en a pas parlé ?

- Non, fis-je, l'air sombre. J'avais rendez-vous avec lui. Il sera trop tard...

- Il a dû oublier. C'est bien son genre, d'ailleurs. Il oublie toujours tout.

- Bon, eh bien merci.

J'étais complètement désespérée. Je m'en allai en traînant les pieds. Quel sale traître, ce Steph ! Il m'avait menée en bateau.

J'avais tant attendu cet instant ! Je m'étais réjouie à l'idée de devenir une espionne ! J'avais compté sur lui, et cet imbécile se faisait tranquillement soigner les dents. Je souhaitai qu'il ait vraiment mal ! Je donnai des coups de pied dans les cailloux du chemin, en pensant à lui. Comme j'aurais aimé lui botter le derrière !

Je retournai à la maison, en proie à de sinistres pensées. J'étais presque arrivée chez moi, quand, soudain, une idée de génie me vint à l'esprit ! En fait, je n'avais pas besoin de Steph. L'appareil-photo que mes parents m'avaient donné pour Noël ferait très bien l'affaire. Je n'avais qu'à prendre quelques clichés. Les photos seraient une preuve suffisante.

Ragaillardie, j'oubliai le traître et filai dans ma chambre. Je sortis mon appareil du placard. Il contenait déjà une pellicule, parce que je m'en étais servi lors de l'anniversaire de Gary, trois semaines auparavant.

Il y avait encore huit ou neuf photos, largement de quoi prendre M. Mortimer sous ses plus horribles aspects. Je consultai la pendule. Il restait une demi-heure avant la fermeture.

- Ça va marcher, dis-je à haute voix en croisant les doigts.

Je partis pour mon expédition réconfortée.

J'entrai dans la bibliothèque silencieusement et m'avançai sur la pointe des pieds vers la grande salle de lecture. J'avais choisi de me dissimuler au même endroit. Mais je me rendis vite compte que ce ne serait pas aussi simple que la dernière fois, car de nombreux enfants et parents feuilletaient des livres. Il y avait du monde partout, autour des tables, entre les étagères ; et ma cachette était inaccessible : deux adultes en barraient l'accès, ouvrant et refermant les grands dictionnaires.

Il ne me restait plus qu'à attendre le bon moment. Je fis donc semblant de consulter des piles de livres. De son côté, M. Mortimer, debout derrière sa table, vérifiait quelques ouvrages. Il les réservait à une jeune femme qui se tenait immobile devant son bureau. Il tournait les couvertures, tamponnait les cartes, et les lui remettait un à un. Il était cinq heures dix. La fermeture n'allait pas tarder.

Je me faufilai le long du mur du fond. Près du coin le

plus reculé, je découvris une vieille armoire en bois, tout près du bureau de M. Mortimer. Elle contenait les fiches et les catalogues des éditeurs.

« Génial », pensai-je.

Je m'accroupis derrière et attendis. Le temps s'écoulait lentement. Trop lentement ! Chaque minute paraissait durer une éternité !

À cinq heures vingt, M. Mortimer annonça qu'il allait fermer bientôt. Mais les gens donnaient l'impression de ne pas vouloir s'en aller.

Je me sentais de plus en plus nerveuse. Mes mains étaient glacées et crispées sur mon appareil-photo qui semblait peser une tonne. Je le posai sur mes genoux. Mais je me répétais que cette attente valait vraiment le coup. Un bon cliché du monstre, quel reportage !

Enfin la salle se vida.

C'était le moment de tendre l'oreille. Le bibliothécaire verrouillait la porte d'entrée. Une seconde plus tard, il était à son bureau. Je me relevai et jetai un coup d'œil, avec précaution. Il rangeait ses papiers et mettait de l'ordre sur sa table.

Dans quelques minutes, ça serait l'heure du repas ! L'heure du monstre.

Je pris une profonde inspiration, et saisis l'appareil. Mon cœur allait éclater dans ma poitrine.

Le temps paraissait suspendu ! Tout se passait au ralenti.

J'avais tellement hâte d'en finir, d'avoir ma preuve et de quitter cet endroit horrible !

Mais M. Mortimer ne se pressait pas. Il vaquait tranquillement à ses occupations. Il pliait un papier, en lisait un autre, ou le jetait dans la corbeille. Il chantonait ou parlait tout seul. Enfin il arriva à la dernière feuille.

« Ça y est, pensai-je. C'est le moment ! »

Mais non !

Il prit une pile de livres et les replaça sur les étagères, tout en fredonnant. Je m'enfonçai dans l'ombre, en espérant qu'il ne viendrait pas de mon côté. Je l'implorai silencieusement de se dépêcher. Mais, quand il eut terminé, il prit un autre tas et continua le même manège.

Il allait et venait, mais je ne pouvais plus le voir. Il était quelque part entre les étagères. Et moi, j'étais

coincée derrière mon armoire, enfermée dans cette baraque délabrée !

Soudain il grommela tout près de moi ! Je vis son visage émerger d'un rayon. Je fus saisie de frayeur, car, si je le voyais, il pouvait aussi me voir ! Je rentrai la tête dans les épaules et m'accroupis.

Et je restai là, sans bouger, presque sans respirer. Il continua à parler tout seul. Cependant, le son de sa voix faiblit. Il s'éloignait !

Je me relevai, soulagée, serrant mon appareil dans la main droite. Je jetai un regard furtif.

Ses chaussures grinçaient sur le parquet. Et sa tête chauve et luisante apparut dans la lumière. Il se dirigea à pas mesurés vers son bureau. La pendule émettait son tic-tac bruyant.

Je faillis perdre patience.

« Que fais-tu donc là ! me reprochai-je avec colère. Il ne se transformera pas en monstre ce soir. Tu perds ton temps. Tu paniques pour rien ! »

Une autre voix ajoutait :

« Quelle idée tu as eue ! Il découvrira ta présence dès que tu avanceras pour pendre la photo. Il te courra après et ne te laissera jamais sortir d'ici vivante ! Bethy, va-t'en pendant qu'il en est encore temps ! Vite ! »

J'étais perdue dans mes pensées, de plus en plus effrayée. Je me redressai complètement en m'appuyant contre l'armoire, et m'efforçai de mettre de l'ordre dans mes idées.

« Combien de clichés puis-je prendre avant qu'il ne

s'en aperçoive ? Trois ? Quatre ? Un seul suffirait. Espérons qu'il chantera fort, sans quoi il entendra le déclic de l'appareil ! Mais fiche donc le camp ! Allez !... Non, une seule photo, juste une seule ! » Je m'avançai et risquai un œil.

M. Mortimer tenait le bocal de mouches. Enfin ! -C'est l'heure du dîner, mes timides amies ! dit-il. Et tout recommença. La tête qui enfle, les yeux exorbités, la langue de serpent qui pend de l'immense bouche noire ! Il souleva le couvercle et prit une poignée d'insectes.

C'était le moment ! Je me penchai et fis le point. Seulement, je tremblais si fort que cela pris du temps.

M. Mortimer avalait consciencieusement sa première ration. Il mâcha bruyamment.

J'eus du mal à centrer. J'étais tellement nerveuse que l'appareil ne tenait pas en place !

« Heureusement qu'il chante, pensai-je en posant l'index sur le déclencheur. Comme ça, il n'entendra pas le déclic. »

Il se régala.

Juste au moment où j'allais appuyer, il me tourna le dos. Ouf ! je m'arrêtai à temps. Le sang battait si fort dans mes tempes que ma vue se troubla.

Que fabriquait-il ?

Il cherchait un autre récipient. Il s'en empara, se rassit et l'ouvrit.

Je visai une nouvelle fois.

Que contenait cette chose ? Le vrombissement était

différent de celui des mouches. Mon Dieu ! Des mites, des mites toutes blanches. Quelle horreur ! Il en attrapa une grosse quantité, l'enfonça goulûment dans sa bouche monstrueuse et mâchonna. L'instant de vérité approchait ! J'inspirai profondément et me penchai de nouveau. Tenant fermement l'appareil, je pressai le bouton.

Le FLASH !

J'étais tellement concentrée sur le déclic que j'avais oublié que mon appareil était automatique.

L'éclair aveugla M. Mortimer qui poussa un cri de rage. Ébloui, il couvrit son visage avec ses mains. Je demeurai stupidement dans mon coin, glacée de stupeur.

- Qui est là ? rugit-il.

Il ne m'avait pas encore vue. Ses yeux globuleux devaient être très sensibles à la lumière et le flash avait dû l'aveugler. Il poussa un grondement si terrible que les murs renvoyèrent ce son en un écho sans fin ! J'eus quand même la présence d'esprit de reculer.

- Qui est là ? Tu ne t'en sortiras pas comme ça ! hurla-t-il.

Il vint dans ma direction en chancelant. Son corps se balançait. Il se retenait aux étagères pour garder son équilibre. Mais, au fur et à mesure qu'il avançait, ses

pas se faisaient plus hésitants. Il respirait furieusement, dans une sorte de râle.

- Qui est là, qui est là ? répéta-t-il.

« Bethy, fiche le camp d'ici, m'ordonnai-je. Mais qu'est-ce que tu attends ? »

- Tu ne t'en sortiras pas vivante !

« Oh que si ! Tu vas voir ! », pensai-je.

Il n'était plus qu'à quelques mètres de moi. Il scrutait les allées, cherchait de tous les côtés. Mais il ne m'avait pas encore repérée.

Il ne me restait plus qu'à détalier, avec ma preuve indiscutable.

Il se rapprocha ! Il n'était plus qu'à une rangée de moi. J'étais paralysée.

« Dépêche-toi. Va-t'en ! »

Je m'élançai. Dans ma hâte, je me cognai. Des livres tombèrent sur le sol.

« Cours, cours. Plus vite. Ne t'arrête pas ! »

J'avais un mal fou à me déplacer.

« Cours, Bethy, cours, il est juste derrière toi ! »

Mes jambes m'obéirent enfin et je me mis à galoper. Je me dirigeai vers la sortie comme une flèche.

- Tu ne t'en sortiras pas, aboya le monstre. Je t'entends. Je sais où tu es !

Je fonçai vers le couloir étroit et sombre en poussant un cri de terreur. Soudain, je me pris les pieds dans un chariot et tombai lourdement sur le sol. J'atterris sur les genoux et l'appareil bascula sur le parquet.

- Je te tiens, enfin, grogna M. Mortimer en avançant vers moi.



Mes jambes étaient coincées. Je ne pouvais pas me relever ! La créature arrivait sur moi, de sa démarche lourde.

La terreur m'empêchait de bouger. J'essayais en vain de me redresser en m'aidant des deux mains. Mais mon corps pesait une tonne.

Ça y est, c'est la fin. Il va me tuer ! », me lamentai-je.

Dans un suprême effort de volonté, je repoussai le chariot et... miracle ! Il bougea. Me dégageant rapidement, je me relevai.

L'horrible bibliothécaire n'était plus qu'à quelques mètres.

Il scrutait l'obscurité. J'attrapai l'appareil-photo et, chancelante, me dirigeai vers l'entrée. La tête me Tournait.

« C'est fichu », pensai-je.

Une sonnerie retentit. Je crus d'abord que c'était une alarme. Non, je reconnus celle du téléphone.

J'arrivai enfin à la porte d'entrée. Le monstre hésitait. Un liquide vert coulait de sa bouche grande ouverte. Il s'arrêta, dérangé par ce son.

J'étais sauvée par le gong ! Je défis le loquet, ouvris le lourd battant et m'élançai vers la liberté.

Je parcourus deux cents mètres sans ralentir mon rythme. Tout en courant, je fermai les yeux, pour apprécier l'air frais sur mon visage et la douce chaleur de cette fin d'après-midi. Mes cheveux flottaient dans le vent, et je me sentais libre ! Libre et en sécurité.

Une photo ! Je n'avais pris qu'une seule photo et elle avait failli me coûter la vie ! Oui, mais je tenais enfin ma preuve !

Il fallait que j'aille faire développer tout de suite ma pellicule.

Je marchai rapidement jusqu'à chez moi. Juste avant d'y arriver, j'eus brusquement une impression désagréable. Et si M. Mortimer était déjà en train de m'attendre ? Il était peut-être assis sur le perron, prêt à s'emparer de mon cliché ! J'hésitai. Mais il n'y avait personne en vue. Peut-être se cachait-il dans les buissons ou de l'autre côté de la maison ? J'avançai prudemment, observant les alentours.

« Tu es stupide, me reprochai-je. Comment aurait-il pu arriver ici avant toi ? »

Qui plus est, je n'étais pas sûre qu'il m'ait reconnue. La lumière était éteinte, la pièce était plongée dans une obscurité totale, et, en plus, il avait été aveuglé par le flash.

Je respirais un peu mieux.

Mon père arriva en voiture en même temps que moi.

Je fonçai au garage.

- Hello. fis-je en essayant de paraître décontractée. J'avais les cheveux ébouriffés et les vêtements plus que froissés.

- Comment ça va ? répondit-il d'une voix fatiguée tandis qu'il fermait la portière.

- Papa, est-ce qu'on peut faire développer cette pellicule ? Maintenant ?

Je plaçai l'appareil sous son nez.

- Attends une minute, tu veux bien. Je viens juste d'arriver. On en parlera après le dîner !

- Non, il faut le faire tout de suite. Il y a une photo que je veux vous montrer.

Il continua son chemin. Ses souliers crissaient sur les graviers. Visiblement, il ne m'écoutait pas.

- Papa, je t'en supplie, c'est super-important !

Il détourna la tête, arborant son sourire en biais.

- Papa, s'il te plaît.

- Qu'a-t-elle donc de si urgent ? dit-il en se passant la main dans les cheveux.

J'avais tellement envie de tout lui raconter. Mais je m'arrêtai juste à temps me souvenant de ses réactions précédentes. Il ne m'aurait pas crue et m'aurait laissé tomber.

- On pourrait aller jusqu'à la grande avenue, là où il y a une boutique qui développe les films en une heure. Comme ça, je te montrerai pourquoi c'est si urgent. Il se contenta d'ouvrir la porte d'entrée en relevant le

nez, espérant humer une bonne odeur de cuisine. Maman vint nous accueillir :

- Ce n'est pas la peine de renifler, je n'ai rien fait à manger ce soir. On dîne dehors.

- Chouette, m'exclamai-je. Et si on essayait le restaurant chinois dans la galerie marchande, comme ça on pourrait en profiter pour faire développer mon film. Oh ! Papa, dis oui !

- Bonne idée, fit maman en se tournant vers moi. Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de film ?

- C'est un secret. Bethy ne veut rien dire, confia papa avant que je puisse répondre.

Malheureusement, je n'arrivais pas à tenir ma langue plus longtemps.

- J'ai pris M. Mortimer à la bibliothèque. Vous verrez : j'ai la preuve qu'il est un véritable monstre. Comme ça vous me croirez.

Maman secoua tristement la tête. Papa écarquillait ses yeux ronds comme des billes.

- D'accord, céda-t-il, sarcastique. Je te croirai quand j'aurai vu cette prétendue preuve. Gary, dépêche-toi, on va au restaurant chinois !

- Pourquoi le chinois ? râla bien sûr mon frère. De toute façon, il n'est jamais d'accord avec ce qu'on lui propose.

- Allez, fit maman. Tu auras plein de vermicelles. Ceux que tu adores.

Je rembobinai ma pellicule, afin de la déposer au magasin avant le dîner.

- Et Bethy. pas d'horreurs pendant que nous serons à table, avertit mon père. Je t'interdis de faire peur à ton petit frère.

- Promis, juré !

« Après le dîner, je n'aurai pas besoin de parler de monstres, pensai-je. Je n'aurai qu'à leur montrer le cliché ! »

Le repas fut interminable !

Gary n'arrêtait pas de pleurnicher et de se plaindre de tout. Rien n'était à son goût. Les vermicelles étaient trop mous, les travers de porc trop gras et la soupe trop chaude. En plus, il renversa son verre de limonade sur la table ! Je ne fis aucune attention à la conversation, ne pensant qu'à ma photo. Je n'en pouvais plus d'attendre.

Je m'imaginais déjà leurs têtes quand ils verraient que j'avais raison. Ils me feraient des excuses, en promettant de toujours me croire à l'avenir.

Mon père regretterait son scepticisme et m'achèterait l'ordinateur dont je rêvais. Maman m'offrirait la bicyclette dont elle m'avait parlé. Et Gary me demanderait pardon.

Et papa ajouterait :

- Tu peux aussi te coucher à dix heures, même les jours de classe !

La voix de ma mère me fit brusquement sortir de mon doux rêve.

- Je suis sûre que tu n'as pas écouté un mot de ce que nous disions...

- Euh ! j'étais en train de penser à quelque chose.... bredouillai-je.

Je pris mes baguettes et engloutis une bouchée de riz.

- Elle pensait encore à ses monstres, intervint Gary en grimaçant.

- Bethy, je ne veux pas d'histoires, trancha maman.

- Je n'ai rien dit, m'indignai-je.

- Finissez votre repas, ordonna papa en s'essuyant le menton.

Puis il paya la note. Gary faillit renverser un autre verre de limonade sur la nappe quand il se leva de table. Je sortis en courant du restaurant, tellement j'étais impatiente. Je ne pouvais pas attendre une seconde de plus.

Le magasin de photo était à l'étage supérieur. Je montai les marches de l'escalator deux à deux. Je pénétrai dans la boutique comme une furie en demandant à la vendeuse, sans reprendre ma respiration, si mes tirages étaient prêts. Elle se retourna vers moi, un peu étonnée par ma voix haut perchée.

- Votre nom ? demanda-t-elle.

Elle feuilleta les enveloppes, lentement, trop lentement ! Je tapotais nerveusement le comptoir.

- Et ça s'écrit ?

Je le lui épelai consciencieusement, essayant de me contrôler du mieux que je pouvais. Je me penchai sur le comptoir, le cœur battant. Elle continuait son manège en remuant les lèvres, comme si elle répétait les noms inscrits.

Enfin, elle trouva la pochette et me la tendit.

- Ça fera trois dollars, annonça-t-elle.

Catastrophe ! Je n'avais pas d'argent sur moi.

- Une seconde, je vais demander à mon père de quoi vous payer.

Heureusement, papa arriva sur ces entrefaites et régla la somme demandée.

Mes mains tremblaient tout en ouvrant l'enveloppe.

- Calme-toi. Bethy, fit maman, inquiète.

J'examinai les photos, celles de la soirée d'anniversaire de Gary. Je jetai un coup d'œil rapide sur les mines stupides de ses copains.

- Ou est-elle ? Mais où est-elle ? m'énervai-je.

Bien entendu, celle qui m'intéressait était la dernière du tas !

- La voilà !

Mes parents se penchèrent par-dessus mon épaule pour mieux voir.

Des clichés me tombèrent des mains et s'éparpillèrent sur le sol tandis que je contemplai mon chef-d'œuvre. J'étais interloquée !

La photo était claire. Le bureau était bel et bien là, planté au fond de la grande salle de lecture, en pleine lumière. On pouvait apercevoir les papiers épars, l'aquarium de tortues dans le coin à droite, et une grosse pile de livres. À gauche s'alignaient de petites étagères contenant des dossiers. Sur la plus basse d'entre elles était posé le bocal de mouches.

Mais il n'y avait pas l'ombre d'un monstre !

Pas de M. Mortimer.

Personne !

- C'est à n'y rien comprendre, murmurai-je. Il était bien là ! Derrière son bureau !

- Il n'y a pas grand monde, ironisa papa. Il n'y a même personne.

Mes mains tremblaient.

- Enfin, Bethy. Qu'est-ce que tu nous chantes ? renchérit maman.

- Puisque je vous dis qu'il était là, insistai-je.

Et je montrai d'un doigt tremblant l'endroit où la créature aurait dû se trouver.

- Fais voir, intervint Gary en riant.

Il m'arracha la preuve des mains et s'écria :

- Là, il est là. Je le vois, moi. Mais il est invisible.

- A h , c'est drôle, articulai-je faiblement.

Je poussai un soupir. Je me sentais horriblement mal. Je n'avais qu'une envie : me cacher dans un trou et ne plus en sortir.

- Il est invisible, il est invisible ! répétait Gary, ravi de sa plaisanterie.

Mes parents me regardaient d'un air consterné.

- Mais, vous voyez bien que c'est vrai puisqu'il n'apparaît pas alors qu'il était là !

Papa secoua la tête en fronçant les sourcils :

- Tu ne trouves pas que tu pousses le bouchon un peu loin ?

Maman mit la main sur mon épaule :

- Je commence à me faire du souci pour toi, ma fille, dit-elle doucement. Je pense que tu t'es mise à croire à tes propres histoires.

Le jour suivant, Steph et moi étions cachés derrière un buisson longeant la bibliothèque.

- Incroyable que tu me forces à faire une chose pareille, gronda-t-il.

- Tu me dois bien ça !

L'air était plutôt frais. Le soleil se trouvait derrière les arbres. Des ombres bleutées s'allongeaient sur le gazon.

- Qu'est-ce que je te dois ?
- Tu devais venir avec moi, hier, tu te souviens ? Tu m'as trahie !

Il chassa un moustique de son nez.

- Ce n'est quand même pas de ma faute si j'ai dû aller chez le dentiste.
- Peut-être, mais moi, je comptais sur toi et par ta faute je me suis mise dans un pétrin impossible.
- Quel genre de pétrin ?

Il se laissa tomber par terre et s'assit.

- Mes parents ne veulent plus rien entendre à propos de M. Mortimer et de mes histoires de monstres ! m'exclamai-je.

- C'est plutôt une bonne nouvelle, non ?

- Ça non, alors ! J'ai vraiment besoin de toi, Steph. Il faut que tu voies ce monstre de tes propres yeux, pour que tu puisses le leur répéter. Toi, ils te croiront. Pour ce qui me concerne, ils pensent que je suis folle. Il allait répondre. Mais, quand il vit que j'étais réellement embêtée, il se tut.

Les feuilles murmuraient sous l'effet d'une brise légère. Je gardai les yeux fixés sur la porte d'entrée. Il était six heures vingt. M. Mortimer allait sortir d'une minute à l'autre. Cette fois, j'avais préféré que nous l'attendions à la sortie.

- Nous le suivrons jusqu'à chez lui ? demanda Steph en se grattant le cou. Pourquoi ne pas l'espionner ici pendant qu'il est encore à l'intérieur ?

- La fenêtre est trop haute et on ne voit pas grand-chose. Il m'a dit qu'il rentrait à pied chez lui tous les

soirs. Je veux que tu le voies se transformer. Comme ça, tu me croiras.

Je repris ma surveillance depuis le buisson.

- Mais je te crois, grimaça Steph. Si on rentrait maintenant ?

- Chut !

La porte venait de s'ouvrir. M. Mortimer apparut sur le perron. Nous passâmes notre tête légèrement au-dessus du buisson. Il tourna la clef dans la serrure. Il portait une chemise à manches courtes, rayée blanc et rouge, et un pantalon gris qui formait des poches aux genoux.

- Nous nous tiendrons loin derrière lui. Il ne faut pas qu'il nous voit.

- Merci du conseil, dit Steph sarcastique.

Nous attendîmes, agenouillés, qu'il s'avance dans l'allée. Il hésita un moment sur le perron. Puis, tout en marmonnant comme à son habitude, il s'éloigna.

- Qu'est-ce qu'il a donc à murmurer comme ça ?

- Il parle souvent tout seul, répondis-je.

Nous le laissâmes faire une bonne centaine de mètres avant de nous relever et de le suivre en douce, dissimulés dans l'ombre des haies.

- Tu sais où il habite ? s'enquit Steph.

- Écoute, si je le savais, on ne l'aurait pas attendu là, non ?

- D'accord... je n'ai rien dit.

Suivre quelqu'un sans se faire remarquer était beaucoup plus difficile que je ne l'avais prévu. Il nous fallut couper à travers les jardins, ce qui fit parfois

aboyer des chiens. Ou bien traverser des jets d'eau, et même passer à travers des rangées d'épineux !

A chaque croisement. M. Mortimer regardait précautionneusement à droite et à gauche. J'espérais de tout cœur qu'il ne s'aperçoive pas de notre présence. En fait, il habitait plus loin que je ne le pensais. Nous arrivâmes au bout du village et. après la dernière maison, il n'y eut plus que des champs plats. Voilà qui se compliquait !

Il les traversa à grandes enjambées, ses bras trapus se balançant au rythme de sa marche.

Aucun arbre à l'horizon ! Il n'y avait rien pour nous dissimuler. Si jamais il se retournait, nous étions cuits. De l'autre côté du terrain vague on voyait de petites bâtisses en brique entourées de jardinets.

Il tourna à gauche. Nous nous cachâmes derrière une grosse poubelle et le vîmes s'arrêter devant l'une des maisonnettes. Il chercha ses clefs au fond de sa poche.

- Ça y est. On a gagné ! triomphai-je.

- Tiens, c'est drôle, je crois que mon copain Ralph habite aussi dans ce coin, remarqua Steph.

- On s'en fiche. Concentrons-nous sur notre affaire. Nous attendîmes que M. Mortimer soit rentré et nous approchâmes, le plus près possible de la maison. Les murs extérieurs défraîchis avaient grand besoin d'un coup de peinture.

Nous avançâmes rapidement sur un petit chemin qui faisait le tour du bâtiment. À l'arrière, nous trouvâmes une fenêtre fermée et suffisamment haute

pour nous dissimuler en dessous. M. Mortimer alluma la lumière.

— Ça doit être le salon, murmurai-je.

Une expression d'angoisse se peignit sur la figure de Steph. Il devint si pâle que ses taches de rousseur ressortirent.

- Oh, que je n'aime pas ça, se plaignit-il. C'est le genre d'histoire qui sent mauvais !

- Ne t'inquiète pas. Nous avons fait le plus dur. Maintenant, il suffit de l'observer à travers la vitre.

- Mais tu vois bien qu'elle est trop haute. On ne peut rien voir.

Il avait raison. De là où j'étais, je ne distinguais que le plafond de la pièce.

Je me rendis compte alors que Steph ne me serait d'aucune aide. Il était trop effrayé. Son nez remuait comme celui d'un lapin. Il fallait à tout prix que je trouve un moyen de l'occuper, sans quoi il allait s'enfuir.

- Cherche un truc sur lequel on puisse grimper, proposai-je. Une échelle ou n'importe quoi.

Une autre lampe s'alluma dans une pièce, la cuisine sûrement. Mais je constatai que la fenêtre était également trop haute.

- Tiens, regarde ça, dit Steph en revenant avec une brouette.

- C'est parfait. Mets-la ici. Je vais essayer de monter dessus.

Il la poussa jusqu'à moi.

- Tiens-la bien, fis-je avec appréhension.

Je pris appui sur son épaule et grimpai sur la brouette. Je tentai de garder mon équilibre tandis qu'il tenait les montants en tremblant.

Mon poste d'observation bougeait un peu.

- Je fais de mon mieux, tu sais, grommela Steph.

- Voilà, ça devrait aller.

Soudain, un chien aboya dans les environs. Un autre se joignit au premier, et ce fut bientôt un concert d'aboiements.

- Tu vois quelque chose ? demanda Steph.

Les doigts agrippés au ciment, je m'élevai sur la pointe des pieds et risquai un œil dans la pièce.

- Oui. il y a un grand aquarium rempli de poissons tropicaux, juste devant.

À peine avais-je prononcé ces paroles, qu'un visage surgit et se plaça à quelques centimètres de mon nez.

M. Mortimer !

Il me fixait, terrifiant !



J'en eus le souffle coupé et perdis l'équilibre. Je tombai lourdement sur le sol et me cognai les genoux et les coudes.

- Aïe ! m'exclamai-je.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'alarma Steph.

- Il m'a vue !

Je respirai à fond. J'avais des élancements partout. La bouche de Steph restait grande ouverte. Anxieux, nous regardions vers la vitre, nous attendant à voir jaillir M. Mortimer. Mais non, tout était tranquille. Il n'y avait pas un signe de vie.

Je me remis vivement sur mes deux pieds. Et je demandai à Steph de redresser la brouette.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? balbutia-t-il.

- On recommence, bien sûr !

Même si mes jambes tremblaient, je repris place sur mon perchoir. En saisissant le rebord de la fenêtre je me hissai. Le soleil déclinait déjà.

Je n'avais pas un très bon angle de vue et l'aquarium

me gênait. Si seulement j'avais été un tout petit peu plus grande, j'aurais pu mieux voir.

- Qu'est-ce qu'il fabrique ? soupira Steph.

- Rien... Oh ! Attends...

M. Mortimer contemplait ses poissons. Il était devant moi, à deux mètres. Je frissonnai et me cramponnai davantage à la bordure. Il avait les yeux fixés sur les poissons et une grande satisfaction éclaira son visage flasque. Son crâne chauve paraissait jaune sous l'éclairage de la lampe.

Sa bouche remuait. Visiblement, il parlait à ses animaux. Malheureusement, je ne pouvais pas entendre ce qu'il disait. Soudain, tout en souriant, il se mit à changer...

- Ça y est, Steph, murmurai-je. Il se transforme.

La tête enfla, les yeux sortirent des orbites. J'étais à la fois effrayée et fascinée. Je me tenais réellement près. Et, surtout, j'étais folle de joie car Steph allait pouvoir constater que je n'avais pas blagué.

La terreur reprit le dessus quand la bouche du monstre s'agrandit. Elle se tordit dans un horrible rictus qui déforma sa figure gonflée comme une baudruche. Je grelottai, le visage pressé contre le carreau. Il plongea la main dans l'eau et s'empara d'un poisson tout bleu. Il le sortit et le plaça entre ses lèvres. Ses dents jaunes mordirent cruellement la pauvre bête frétilante. Puis il mâcha consciencieusement. Ce spectacle horrible m'arracha un hoquet ! M. Mortimer attrapa un escargot reposant dans le coin de l'aquarium et l'écrasa entre ses mâchoires.

La coquille explosa avec un tel bruit que je l'entendis à travers le verre. Je me sentis mal. J'avais la nausée ! Il l'avala tout cru, puis en chercha un second. Je crus que j'allais défaillir.

- Steph, Steph ? balbutiai-je. Viens. Aide-moi à descendre. Il faut que tu voies ça... Vite, il faut que tu voies le monstre !

Il ne répondit pas. Je baissai les yeux. Steph avait disparu !



Je ressentis comme un coup de couteau. Tout mon corps était agité de tremblements. J'étais glacée. Où était Steph ? Il avait dû s'enfuir, terrorisé, sans rien me dire. Ou bien lui était-il arrivé malheur ? Je me mis à crier :

- Steph, Steph, où es-tu ?

Mais j'avais complètement oublié que je n'étais qu'à quelques mètres du monstre !

- Chut, ne crie pas, répondit Steph en se précipitant vers moi. J'arrive...

- Mais tu étais où ?

Il désigna 1 autre cote du mur.

- Je pensais trouver une échelle, pour monter moi aussi

- Tu ne peux pas savoir ce que tu m'as fait peur ! Je jetai un autre coup d'œil par la fenêtre. M. Mortimer avalait à présent une anguille, goulûment, comme si c'était un spaghetti.

- Dépêche-toi, Steph. Aide-moi à descendre, dis-je

toujours tremblante d'effroi. Il faut que tu le voies avant qu'il change d'aspect.

- C'est... c'est vraiment un monstre ? Tu ne blagues pas ?

Steph était sous le coup de l'émotion.

- Monte et tu le constateras toi-même, ordonnai-je. En redescendant, je glissai sur le bord de la brouette qui se retourna et racla bruyamment le mur. Je tachai de me rattraper au rebord de la fenêtre. Mais je lâchai prise et retombai lourdement. Je poussai un cri de douleur.

Je rampai sur le sol, le souffle coupé, tellement j'avais mal.

Je levai la tête et là... j'aperçus derrière le carreau la face effroyable qui oscillait. Je fis des efforts désespérés pour me relever, mais le côté droit de mon corps était paralysé.

- Steph, au secours ! implorai-je.

En vain ! Mon ami s'était déjà précipité dans la rue. Il courait comme un fou vers son salut, les bras écartés. J'apercevais même l'herbe qu'il arrachait avec ses chaussures. Je surmontai la douleur et parvins à me mettre debout.

Je marchai d'un pas hésitant, en essayant de dissiper mon malaise. Puis, je pris une profonde inspiration et commençai à courir en boitant, suivant Steph qui paraissait bien loin.

Je n'avais pas fait vingt mètres que, brusquement, des mains puissantes saisirent mes épaules...
M. Mortimer !



Je voulus hurler. Mais aucun son ne sortit de ma bouche. Monsieur Mortimer me tenait fermement et je sentais à travers ma chemise la chaleur de ses mains moites.

Je fis des efforts désespérés pour me libérer, mais il était trop fort pour moi. Il me fit pivoter et me regarda avec ses pupilles noires, étonné. On aurait dit qu'il me voyait pour la première fois.

- Bethy ! s'exclama-t-il de sa voix éraillée.

Puis il me lâcha et fit un pas en arrière. Je soufflais comme un phoque. J'étais tellement terrifiée que je pensai que ma poitrine allait exploser ! Comment avait-il fait pour retrouver si vite son aspect normal ? Qu'allait-il faire de moi ?

- C'est toi, Bethy. J'ai cru un instant que c'était un cambrioleur.

Il secoua la tête, sortit de sa poche un grand tissu blanc et essuya son front sur lequel perlait de la sueur.

- Dé... désolée, bégayai-je en étouffant.

Il replia son mouchoir et le remit dans sa poche.

- Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

- C'est-à-dire... euh...

Mon cœur battait tellement fort que je sentais les pulsations dans mes tempes. De plus, ma hanche me faisait encore souffrir. Je cherchai désespérément dans ma tête toute embrouillée une idée qui pourrait me sauver. Il le fallait !

- Eh bien... euh ! J'étais venue vous dire que je serai en retard pour notre prochain rendez-vous.

Il plissa ses petits yeux et me scruta, pensif.

- Il n'y avait rien d'urgent. C'est dans cinq jours. Et pourquoi regarder par la fenêtre ? Tu aurais pu sonner à la porte.

« Trouve quelque chose, Bethy, trouve quelque chose de plausible, bon sang ! »

- Euh ! Je ne savais pas si vous étiez là. J'essayais simplement de vous apercevoir avant de vous déranger ! Vous comprenez ? Pour le rendez-vous ! C'est une question de politesse !

J'avais fait de mon mieux pour donner une explication intelligente. Mais, prudente, je reculai tout de même un peu.

Me croyait-il ? Le mensonge n'était-il pas trop gros ? Difficile à dire. M. Mortimer continuait à me dévisager. Il réfléchissait en se frottant le menton.

- Mais c'était inutile de faire tout ce chemin pour cela, dit-il doucement. Tu es à bicyclette ?

Il la cherchait des yeux.

- Euh... non, je suis venue à pied.

- Tu devrais appeler ton père ou ta mère pour qu'ils viennent te chercher. Viens chez moi, tu pourras téléphoner.

Rentrer dans la maison du monstre ? Ça, jamais !

- Vous savez, ça n'est pas la peine. Merci bien, Monsieur Mortimer, fis-je en reculant encore. Ce n'est pas si loin !

- Si, si, insista-t-il, avec un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace. Le téléphone est dans le salon, il ne te mordra pas !

Je frémis d'horreur. Je venais tout juste de le voir croquer ses escargots, et l'anguille ! Il n'était pas question que je mette les pieds dans cette bâtisse. Si j'y entrais, j'avais peu de chances d'en ressortir vivante.

- Il faut que j'y aille, répliquai-je en lui faisant un signe d'adieu.

J'étais envahie par la peur. Je savais que, si je ne fichais pas le camp immédiatement, la peur prendrait le dessus et je serais incapable de courir.

- Mais enfin, Bethy...

- Au revoir, Monsieur Mortimer.

Et tout en agitant la main, je galopai vers la grand-route.

- Vraiment, tu n'aurais pas dû venir de si loin, me cria-t-il.

« Ça, c'est sûr que je n'aurais pas dû venir ! pensai-je tout en avançant. Je m'en rends compte maintenant. D'ailleurs, va-t-il me laisser filer ? Je ne peux

pas croire qu'il ait avalé mon excuse bidon. Pourquoi m'a-t-il laissée partir ? »

Au bout de cinquante mètres, je me mis à marcher normalement. J'avais encore très mal à la hanche, et soudain un mal de tête épouvantable me submergea. Sept heures dix. Il commençait à se faire tard. Un mince ruban de nuages passa devant le soleil qui approchait de l'horizon.

Je m'apprêtais à franchir la grand-route lorsque quelqu'un... me prit par les bras ! Oh, non, pitié !

Je me retournai et poussai une sorte de glapissement.

Au lieu du monstre, je tombai nez à nez avec...

- Steph !

J'avalai difficilement ma salive, essayant de chasser l'angoisse qui m'avait envahie.

- Je t'attendais, avoua-t-il, tout tremblant.

Les poings crispés, il était sur le point d'éclater en sanglots.

- Où étais-tu, Bethy ? J'ai eu tellement peur !

- Mais, j'étais là-bas, tu sais bien.

- J'étais prêt à appeler la police. Je m'étais caché derrière cette maison, et...

Soudain, je me suis souvenue de la raison pour laquelle nous avons risqué nos vies.

- Tu l'as vu ? l'interrompis-je.

- Non, fit-il tristement. J'étais trop loin.

- Oui, mais avant, par la fenêtre. Quand il s'est transformé. Et lorsqu'il a avalé des escargots tout crus ?

- Non, Bethy. Je suis désolé. J'aurais bien aimé...

« Oh, non ! me désolai-je, tout est à recommencer ! »

Cinq jours plus tard, il faisait un sale temps. Ma mère et moi discussions âprement dans la cuisine.

- Maman, tu ne comprends pas. Je ne veux pas y aller !

- Bethy, tu n'as pas le choix. C'est moi qui décide. Tu y vas, un point c'est tout.

Je tâchais de lui expliquer que je ne pouvais pas aller à la bibliothèque, mais elle ne voulut rien entendre. Il n'y avait pas à discuter.

- Maman, tu dois me croire.

J'essayais de ne pas pleurer, mais ma voix se faisait de plus en plus ténue.

- M. Mortimer est un monstre. Je ne peux plus le voir.

- Écoute-moi bien, Bethy, fit-elle, exaspérée. Ton père et moi en avons assez de tes délires.

Elle se rapprocha de moi, très en colère.

- En fait, tu ne t'intéresses à rien, tu n'es qu'une paresseuse, voilà ton problème !

- Mon problème, c'est M. Mortimer !

- Eh bien, s'il se transforme en loup-garou la nuit, ça ne regarde que lui. Mais toi, tu ne vas pas abandonner cette activité. Tu vas aller à ton rendez-vous cet après-midi, même si je dois t'y conduire de force.

- D'accord, mais viens avec moi !

J'aurais pu lui faire accepter de se cacher et d'espionner M. Mortimer. Seulement, elle aurait pensé que je me moquais d'elle. Elle haussa les épaules et sortit de la cuisine.

Une heure plus tard, je montai les marches de la bibliothèque en traînant les pieds. Il pleuvait des cordes. Je n'avais même pas pris de parapluie, tellement j'étais furieuse. Je me moquais bien d'être trempée.

Les cheveux dégoulinant, j'entrai dans le hall. Je me secouai comme un chien et mis de l'eau partout.

Je frissonnai, plus de peur que de froid. Me retrouver dans cette horrible baraque me glaçait le sang. Je retirai mon sac à dos humide.

Comment allais-je me présenter devant M. Mortimer et affronter son regard après ce qui s'était passé chez lui ? Il avait forcément des soupçons. J'en voulais à maman qui m'avait forcée à venir ici. Qu'il me dévore, c'est tout ce qu'elle méritait !

Je me représentais toute la famille rassemblée, sanglotant, n'en pouvant plus de chagrin !

« Ah ! si seulement nous l'avions crue. Si nous l'avions écoutée ! »

J'avançai dans la salle de lecture, tenant mon sac

devant moi, comme un bouclier. Je fus un peu soulagée en constatant qu'il y avait beaucoup de monde. Des enfants et des adultes furetaient un peu partout entre les étagères.

« M. Mortimer n'osera rien me faire », me rassurai-je.

Lorsque j'arrivai dans son bureau, j'aperçus son chandail à col roulé vert. Habillé ainsi, il avait l'air d'une tortue..., une immense tortue. Il tamponnait des livres et ne remarqua pas ma présence.

Je m'éclaircis la voix :

- Monsieur Mortimer ?

Il leva la tête et me regarda avec un grand sourire.

- Ah ! c'est toi, Bethy. Donne-moi cinq minutes, tu veux bien ?

- Oui, bien sûr. Je vais attendre.

Il semblait normal, gentil et pas du tout en colère. Peut-être avait-il cru à mon histoire ?

Je m'assis devant la table et brossai mes cheveux. Je consultai la grande pendule, attendant nerveusement qu'il s'adresse à moi. Le tic-tac était bruyant et chaque seconde me pesait.

Les enfants firent enregistrer leurs prêts et s'en allèrent. Puis les dames partirent à leur tour. Bientôt nous ne fûmes plus que deux, lui et moi. M. Mortimer mit en ordre une pile de livres et me regarda enfin.

- Je reviens dans une minute, Bethy, dit-il d'un ton amical.

Il quitta sa chaise et se dirigea vers le fond de la

pièce. Je pensai qu'il était parti aux toilettes. Un éclair illumina la fenêtre puis le tonnerre gronda. Soudain, j'entendis un bruit caractéristique de verrou que l'on ferme.

La porte d'entrée !

Au bout de quelques secondes, il revint en souriant. Il marchait d'un pas alerte et frottait ses grosses mains potelées.

- Et si nous parlions de ton livre, annonça-t-il en se dirigeant vers moi.

- Mais, Monsieur Mortimer, vous avez fermé la porte à clef ?

J'avais du mal à avaler ma salive.

Son sourire s'évanouit. Ses petits yeux étaient plongés dans les miens.

- Oui, bien sûr !

Il parlait calmement. Il observait mes réactions.

- Mais... pou... pourquoi ? bégayai-je.

Il approcha sa face menaçante de mon visage. Il n'avait plus du tout l'air aimable.

- Je sais pourquoi tu es venue chez moi il y a cinq jours, gronda-t-il dans mon oreille.

- Mais... mais, Monsieur Mortimer, je...

- Navré, Bethy, hurla-t-il. Je ne peux plus te laisser partir. Tu ne quitteras jamais cet endroit !

Je poussai un cri de terreur !

J'étais pétrifiée. Son regard confirmait qu'il pensait vraiment ce qu'il disait ! Et alors... la transformation commença. La tête, puis les yeux !

- Quelle horreur ! Quelle horreur ! m'écriai-je.

J'étais complètement terrifiée. Mon corps était agité de convulsions. Son crâne énorme battait comme un cœur. Sa bouche s'ouvrit, ignoble. Des filets de bave verte coulaient sur son menton.

« Fiche le camp, Bethy. Fais quelque chose ! », m'ordonnai-je.

Son sourire s'élargit encore. Il poussa un horrible grognement et passa à l'attaque !

Non !

Je me jetai en arrière et de toutes mes forces je lançai mon sac dans son ventre mou. Surpris, il eut le souffle coupé. Je pris la fuite.

Il me suivit. J'entendis son souffle et son râle menaçant sur mes talons.

Je courus entre les étagères. Un formidable coup de tonnerre fit trembler les vitres. M. Mortimer se rapprochait, de plus en plus près ! Il allait m'attraper, m'étrangler, me dévorer !

Au bout de la rangée centrale, je tournai à gauche et longeai le mur.

Le ciel fut déchiré par un grondement effroyable.

Je venais de commettre l'erreur qu'il fallait éviter !

J'étais prise, acculée dans une impasse. M. Mortimer grogna, victorieux.

La créature avait gagné !

Désespérée, je renversai un meuble à tiroir contenant des fiches. Le meuble s'écroula et les fiches s'éparpillèrent sur le plancher.

- Noooooon ! hurla le monstre.

Que lui arrivait-il ? Pourquoi ce cri de désespoir ? En gémissant, il se baissa et commença à ramasser les papiers.

Je compris alors ce qui l'angoissait. Je venais de bouleverser son classement. Ses précieuses fiches étaient dispersées, son travail de plusieurs années compromis !

Or M. Mortimer n'était pas seulement un monstre. C'était surtout un vrai professionnel. Il ne pouvait supporter de voir son œuvre étalée par terre sens dessus dessous. Qu'allait-il choisir : me pourchasser ou sauver son trésor ? Je tentai le tout pour le tout.

Je passai à côté de lui comme une flèche et me précipitai vers la sortie.

J'ouvris le verrou avec peine et m'enfuis à toutes jambes sous une pluie battante.

Des flaques d'eau m'éclaboussaient. Soudain, à mi-chemin, je m'aperçus que j'étais suivie. Un éclair déchira le ciel. Je fis un bond quand la foudre tomba non loin de moi, dans un bruit assourdissant. Alors, je me retournai et m'arrêtai net.

- Steph, qu'est-ce que tu fais ici ?

Il respirait avec difficulté. Il avait de grands yeux apeurés !

-J'étais là... là-bas... à la bibliothèque, bégaya-t-il en essayant de reprendre son souffle. J'étais caché. J'ai tout vu !

Je sautai de joie et l'embrassai.

- Génial !

Nous étions sous l'averse, mais ça nous était égal. Nous étions vivants !

-Filons chez moi, criai-je. Tu vas tout raconter à mes parents.

Nous rentrâmes en trombe à la maison, trempés jusqu'aux os. Maman était allongée sur le divan. Elle leva les yeux de son journal.

- Bethy, sèche-toi. Tu vas mouiller tout le tapis. Et toi aussi, Steph.

- Papa n'est pas rentré ? demandai-je.

Mon père apparut dans l'embrasement de la porte du salon :

- À quoi rime toute cette excitation ?

-C'est à propos de M. Mortimer, bredouillai-je. C'est...

Maman secoua la tête et leva la main pour m'arrêter.
Mais Steph vint à ma rescousse.

- Bethy dit la vérité.

Ils l'écoutèrent jusqu'au bout. La transformation, la poursuite..., tout !

Maman suivit le récit avec attention.

- Finalement, je pense que l'histoire de Bethy est vraie, conclut-elle quand Steph eut terminé.

- Moi aussi, confirma papa en caressant gentiment mes cheveux humides.

- Et alors, qu'est-ce qu'on va faire ? m'exclamai-je.
Papa me contempla pensivement :

- On va inviter M. Mortimer à dîner, dit-il.

- Quoi ? m'indignai-je. Il a essayé de m'avaler toute crue ! Vous ne pouvez pas faire ça !

Mais il insista :

- Je crois que nous n'avons pas le choix !

Trois jours plus tard, M. Mortimer arriva avec un bouquet d'immortelles à la main. Il portait un pantalon vert et une chemise de sport jaune à manches courtes. Maman le remercia pour les fleurs et le conduisit dans le salon où nous l'attendions, papa, Gary et moi. J'étais debout, tenant fermement le dossier de ma chaise et, quand il entra, mes jambes flageolèrent. Mon estomac était aussi lourd qu'une pierre.

Papa s'avança, la main tendue :

- Ça faisait longtemps que nous voulions vous avoir à dîner, commença-t-il. Nous tenons à vous remercier pour les résultats de Bethy.

- Oui, elle a nettement progressé, ajouta ma mère. M. Mortimer me jeta un coup d'œil inquiet. Il paraissait attendre une réaction de ma part.

- J'en suis vraiment heureux, affirma-t-il avec un sourire un peu forcé.

Il s'assit sur le divan. Maman lui présenta un plateau de biscuits au fromage. Il en prit un et le mangea délicatement.

Gary s'était accroupi sur le tapis. Quant à moi, j'étais toujours dans la même position. Je n'avais jamais été aussi nerveuse !

Notre invité paraissait également tendu. Papa lui offrit un verre de thé glacé. M. Mortimer en renversa quelques gouttes sur son pantalon.

- Il fait tellement lourd aujourd'hui que le thé glacé est la boisson la plus appropriée, approuva-t-il en s'essuyant.

- Travailler dans une bibliothèque doit être passionnant, non ? demanda maman en prenant place à ses côtés.

Papa, lui, resta debout près du canapé.

Ils bavardèrent tous les trois pendant un long moment. M. Mortimer ne cessait de me regarder. Gary tapotait nerveusement le plancher avec ses doigts.

Mes parents semblaient parfaitement à leur aise. Quant au bibliothécaire, il ne l'était pas du tout. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

J'avais l'estomac de plus en plus noué. Et le hoquet qui survint provenait plus de mon énervement que d'autre chose. Mais personne n'y fit attention. Les trois adultes continuèrent de discuter.

Puis M. Mortimer se pencha vers ma mère et lui sourit :

- C'est si gentil de m'avoir invité ! Je n'ai pas l'habi-

tude de manger de la vraie nourriture. Je peux savoir ce que vous avez préparé de bon ?

- Mais c'est vous qui êtes le dîner, cher Monsieur, le renseigna papa en s'avançant vers lui.

- Pardon ? J'ai dû mal entendre ? fit l'invité en plaçant une main derrière son oreille.

- Vous avez bien entendu. Le dîner, c'est vous !

Il se releva en gémissant et tenta de s'enfuir.

Malheureusement pour lui, mes parents furent plus rapides. Ils se jetèrent sur le pauvre bibliothécaire et sortirent leurs crocs pointus et acérés ! Ils l'avalèrent en moins d'une minute, avec les os, les vêtements et le verre !

Gary paraissait ravi !

Pour ma part, je ne cachais pas ma joie et sautai au cou de mon père et de ma mère.

Il faut dire que mon frère et moi n'avons pas encore de crocs. C'est la raison pour laquelle nous ne pûmes participer à ce festin !

- Voilà qui est fait, conclut maman en remettant en place les coussins.

Puis elle se retourna vers Gary et moi.

- C'est le premier monstre que nous ayons vu à La Chute-d'Eau depuis vingt ans. C'est pourquoi nous avons eu du mal à te croire, Bethy !

- Vous l'avez avalé vite fait bien fait, fis-je remarquer. J'en aurais bien pris une part.

- Ne t'inquiète pas. Tes crocs pousseront bientôt. Et tu n'as rien à regretter. Il avait un de ces goûts de poussière...

Papa et maman éclatèrent de rire. Puis maman prit un ton sérieux et déclara :

- Bethy et Gary, vous devez comprendre pour quelles raisons nous avons dû réagir. Il est capital que nous restions les seuls monstres de la ville. Pas question qu'il y en ait d'autres. Sinon ils feraient peur à la population. Il y aurait une enquête et nous serions découverts. Nous serions alors obligés de quitter cette région que nous aimons tant.

- Message reçu, approuvai-je. Nous serons sur nos gardes.

Un peu plus tard, ce soir-là, je me retrouvai dans la chambre de Gary. Mon frère était dans son lit et je lui racontai une aventure pour l'endormir.

- Et alors, le bibliothécaire se cacha derrière une étagère, murmurai-je. Et quand un petit garçon nommé Gary s'approcha pour choisir un livre, l'homme étendit les bras, l'attrapa et...

- Bethy, j'en ai assez de répéter la même chose ! Je me retournai et vis ma mère debout sur le pas de la porte. L'expression de son visage résumait tout : elle était très en colère.

- Bethy, il est hors de question que tu fasses peur à ton frère. Sinon, il fera des cauchemars. C'est fini, maintenant. Plus jamais d'histoires de monstres !

FIN

Chair de poule

**LA FILLE QUI CRIAIT
AU MONSTRE**
EFFRAYANTE DÉCOUVERTE

Lucy a une passion :
raconter des histoires d'horreur.
Jusqu'au jour où elle rencontre
un vrai monstre...
et personne ne la croit.
Même ses parents ne la prennent pas
au sérieux.
Lucy est paniquée.
D'autant plus que le monstre, lui,
sait qu'elle connaît son secret...

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7